

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

A O U T 1 7 6 2.



NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

MDCCLXII.

、 J

.

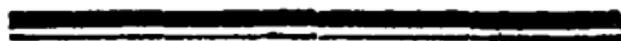
、



JOURNAL HELVETIQUE.



A O U T 1762.



R E P O N S E

A cette Question.

Quel a été le Peuple le plus heureux ?

La liberté n'est point cette folle licence
Qui méconnoit des Loix l'utile dépendance :
C'est un ordre constant qui maintient les Etats ;
Il doit assujettir Peuples & Magistrats.

ON a déjà dit un mot de cette Question dans la petite Réponse qu'on a faite à la première Question, proposée dans le Journal

Helvétique de Mai 1762. Comme ces Questions semblent liées entr'elles, & qu'elles se prêtent du jour l'une l'autre, on ne répétera pas les éclairciffemens qu'on a exposés, mais que des Persones plus habiles peuvent réfuter, ou étendre d'avantage; ceci n'est que l'ébauche d'un plus grand tableau, qu'un grand Ouvrier peut perfectioner, ou corriger. Je continuerai donc les Essais que j'ai comencés, moins pour éclairer les autres, que pour m'instruire moi même.

Si je parcours les Siècles précédens, & que je compare les Nations les unes aux autres, je trouve par tout des Homes foibles & défectueux, des Gouvernemens imparfaits, & par conséquent peu de bonheur constant & solide. Les jours purs & sereins, ont été presque toujours suivis de jours orageux. Ici, c'est l'ambition qui tyrannise les Peuples, & les met aux fers; là, c'est la licence qui les brise, & qui écrase les Usurpateurs. La Justice est rarement écoutée, & n'étend pas loin son Empire; c'est cependant elle seule qui fait régner la Félicité, sa fidèle Compagne. Un Peuple est heureux quand il est soumis aux Loix, & que le Magistrat l'est à Dieu, qui en est l'Auteur; partout où est l'iniquité & la corruption sont aussi la discorde, la misère, & les calamités publiques & particulières. Comment un Peuple corrompu pourroit-il être uni & paisible? Les méchans se défient tou-

jours les uns des autres ; l'intèrèt est leur règle, & cet intèrèt avilit l'ame, la dégrade, & engloutit tout ; tout devient vénal ; les Emplois publics sont au plus ofrant & dernier enchériffeur ; ils sont la proie de la cabale, & d'indignes flateurs. Le Magistrat qui a acheté fort cher le droit de rendre la justice ; se sert de ce même droit pour piller impunément le Peuple, pour le fouler aux pieds, & faire régner la violence & l'iniquité ; delà ces révoltes, ces séditions, ces révolutions funestes, qui ont désolé & renversé tant d'Etats.

Le Peuple le plus heureux est donc celui qui est le moins corrompu, & le plus vertueux. C'est celui qui est gouverné avec le plus d'équité & de sagesse, dont les Supérieurs servent d'exemple (*), qui a reçu la meilleure éducation, qui est gouverné avec les Loix les plus sages, & les mieux observées.

Si ce Peuple est encore dirigé par une Religion pure, conforme à la Raison, d'accord avec ces vérités éternelles, qui sont la base de toutes les Religions, come de toutes les Loix, qui les fortifient par leur rapport & leur union, & qui font qu'un Peuple docile & soumis à ses Magistrats, est en même tems un Peuple fidèle à Dieu, & plein

H 3

(*) *L'exemple des Princes, dit TACITE, fait plus d'impression que les Loix.*

de respect pour ses ordres sacrés ; certainement un tel Peuple est celui qui est le plus heureux & le plus digne de l'être. Il n'y a rien , dit CICERON, de plus agréable à la Divinité que les Sociétés bien formées.

On a montré dans la Réponse, à la première Question, qu'un Peuple vertueux n'est pas exposé à des soulèvements, & à des guerres civiles, parce que le Magistrat le gouvernant avec modération & avec équité, est chéri & respecté du Peuple, qui regarde avec horreur la licence & l'anarchie. Le Prince est une Loi vivante qui fait aimer tout ce qu'il pratique. A l'égard des guerres étrangères, quelle raison auroit-on d'attaquer un Peuple, qui vit tranquille, sans sortir de ses limites, & sans envahir celles d'autrui, qui résiste à toutes les vues d'ambition, qui ne desire que le repos, n'aspire qu'à la paix & remplit tous ses engagements avec intégrité ? D'ailleurs, ce Peuple est fort par son union, par son amour pour sa Patrie, & même par ses richesses, car on a fait voir qu'un Peuple vertueux peut & doit exercer les Beaux-Arts, cultiver le Commerce & les Manufactures, soit pour éviter l'oïveté, soit pour développer & étendre ses talens ; & come rien n'est plus digne de l'Homme, & n'est plus conforme à sa destination que déclarer son esprit & former son goût, un Peuple sage n'a garde de négliger

l'étude des Sciences , si propres à fortifier & à augmenter les lumières naturelles , & à l'enrichir des conoissances les plus utiles & les plus nécessaires.

Selon ces principes, qui m'ont paru justes, peut-on croire que les Sauvages , & même les premiers Homes , fussent fort heureux , eux qui manquoient de toutes les comodités de la vie , qui n'avoient aucune idée ni de leur origine , ni de leur destination , ni de leurs devoirs ? Eux qui étoient plongés dans une si profonde ignorance , qu'ils ne conoissoient même pas à quel point ils étoient aveugles & ignorans. Ce prétendu Age d'or , si vanté , étoit plutôt un Siècle de fer , où les Homes étoient en quelque sorte confondus avec les Bêtes.

Chercherons nous ce Peuple fortuné chés les Grecs , ou chés les Romains ; c'étoient du moins des Nations , non barbares , fort policées , qui cultivoient avec soin les Sciences & les Beaux-Arts : Mais avoient elles de justes idées de la Vertu & de la Religion ? Leur Gouvernement n'étoit-il pas défectueux par plusieurs endroits ? Lisons leur Histoire ; nous y trouvons à la vérité de belles actions , produites par l'amour de la Patrie ; mais le plus souvent par un amour désordonné de la gloire ; nulle règle de conduite fixe & positive , une morale ou relâchée , ou trop

févère. Tantôt le Sénat étoit opprimé par le Peuple, & tantôt le Peuple par le Sénat. Les Athéniens, à la suite d'EPICURE, avoient érigé des Autels à la Volupté; les plaisirs étoient leurs Dieux, & ils immolèrent SOCRATE, parce que ce grand Home, par ses préceptes & ses instructions, vouloit les conduire à n'adorer qu'un seul Dieu, qui a tout créé, qui gouverne tout, & tient tous les Homes dans sa dépendance. Chés eux, il étoit en quelque sorte plus facile de trouver un Dieu, qu'un Home de bien, & come l'a dit un illustre Auteur, *tout étoit Dieu, excepté Dieu même.* Leur principe sur le Gouvernement n'étoit pas meilleur; ils sembloient redouter la vertu: Il suffisoit qu'un Home se distinguât chés eux par sa probité, pour devenir suspect à un Peuple jaloux, qui ne savoit ni souffrir la domination, ni jouir de la liberté, & qui bannit ARISTIDE par l'unique motif, qu'il étoit home de bien. SOLON dit, qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures Loix, mais les plus conformes à leur génie & à leur caractère; mais ces Loix étoient une foible digue contre le torrent de leurs passions; elles ne purent ni les rendre sages, ni fixer leur légèreté.

Ce Dieu inconnu, auquel ils élevèrent un Autel, étoit le seul qui pouvoit les diriger par de justes règles, & par des préceptes émanés

du Ciel, & ce fut le seul qu'ils méconurent, par un aveuglement déplorable.

Le Gouvernement des Athéniens n'étoit pas plus solide que leur Religion. Ils eurent tour à tour des Rois & des Arcontes, mais ce Peuple forcené pour une liberté qui dégèneroit souvent en licence & en anarchie, ne soupiroit que pour *la démocratie*, qui flatoit son penchant & son orgueil; de-là, tant de vicissitudes & de révolutions, tant de projets mal conçus, & plus mal exécutés, tant de guerres injustes qui le conduisirent à la servitude & à la ruine. Là, où il y a pluralité de personnes, il y a aussi pluralité d'avis, & par là peu d'union.

Quand une fois, dit le grand BOSSUET, on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'apas de la liberté, elle suit un aveugle, pourvu quelle en entende seulement le nom. L'auguste Auteur des Mémoires de Brandebourg, ne parle pas plus avantageusement du Peuple; *Le Peuple, dit-il, est un monstre composé de contradictions, qui passe impétueusement d'un excès à l'autre, & qui dans ses caprices oprime le vice & la vertu indifferemment.*

On cherche une égalité, qui ne se trouve nulle part; l'inégalité des rangs & de la fortune est une suite nécessaire de l'état des Hommes, & de leur différent caractère; elle décou-

le de l'ordre établi dans la Société, & en fait la beauté & l'harmonie.

Un des grands défauts des Athéniens étoit d'ébranler fans cesse le Gouvernement établi ; sous prétexte de le corriger, & de réformer quelques abus, ils en faisoient naitre de plus grands. Le Peuple, il est vrai, après avoir transféré à un, ou à plusieurs, certains droits de Souveraineté, peut s'en réserver d'autres, dont l'exercice est plus facile, & plus à sa portée ; mais lors qu'une fois il a confié le dépôt, dont il s'est déchargé, il perd le droit de le réclamer, sans une cause très légitime, & à moins d'une injustice & d'une tyrannie manifestes ; sans cela, il n'y a aucune constitution de Gouvernement solide & constante ; on ne pourroit s'assurer de rien, on seroit sans cesse le jouet de quelque *Démagogue*, qui sur le plus léger prétexte, causeroit des soulèvemens funestes à l'Etat, & à tous les Particuliers qui le composent. Quand on veut être libre contre les Loix, il n'y a plus de liberté. Une obligation a toute sa force & sa consistance, lors que ceux qui la contractent en ont le droit & le pouvoir, qu'ils le font volontairement, & qu'ils trouvent dans cet engagement une utilité réciproque. Ainsi quand cette obligation, loin de nuire au bonheur général, y contribue, qu'elle ne blesse point les Perfections de l'Être suprême.

me, ni les Loix de la Raifon & de la Confcience, je ne vois pas quel motif on peut avoir pour la violer, ni avec quelle aparence de juftice, on oferait l'enfreindre, ou la changer. Ainfi, un Auteur Moderne, qui dans un Ouvrage, fur le *Contract Social*, prétend que le Peuple a droit de le changer, toutes les fois qu'il le juge à propos, fe trompe, malgré fon génie & l'étendue de fes lumières; come il a l'art de féduire, par la beauté & l'énergie de fon ftile, on ne peut être trop en garde contre fes raifonemens, qui, s'ils étoient fuivis, feroient de la Société une anarchie afreufe, & un vrai cahos, où il n'y auroit plus ni ordre, ni fubordination. Les délibérations feroient confufes; l'exécution lente & incertaine.

Mais fi je contefte au Peuple le droit de faire des Loix (*), ou de les réformer à fa fantafie, n'ayant pas les conoiffances néceffaires, & s'étant lui même lié fagement les mains, je fuis bien éloigné de vouloir qu'il foit la victime des Grands; fi le Magiftrat met l'am-

(*) Le Peuple eft inconstant, jaloux, impétueux.
 Coupable quelquefois, plus fouverit vertueux.
 Craignant plus que la mort un honteux efclavage:
 Il trouve fon rempart dans fon propre courage
 Pour fes Supérieurs il eft plein de refpect

bition dans la balance, il est fort à craindre que le Peuple ne mette la licence de l'autre côté, & que ce poids ne l'emporte; il faut donc que les dispensateurs des Loix, en soient eux mêmes les plus sévères observateurs (*).

Je me suis un peu étendu sur cet article, parce qu'il me paroît important pour le bonheur des Peuples; en effet, si le Gouvernement est arbitraire, si l'on change demain, ce que l'on constitue aujourd'hui, rien ne sera stable, ni permanent: Les Loix deviendront le jouet des vents, & l'Etat sera renversé par le premier Tribun féditieux, qui aura l'art de séduire la multitude, & de prendre l'ascendant sur elle. C'est ce qui arriva dans la République Romaine, qui fut déchirée par des factions & des cabales, jusqu'à ce que l'autorité absolue des Empereurs eût anéanti,

Mais il frémit d'horreur au titre de sujet.

Sous le Gouvernement où le Ciel l'a fait naître,
Il ne veut que les Loix & Dieu seul pour son Maître.

(*) Le Sénat & le Peuple Romain abusoient souvent de leur autorité, & du droit d'élection; ils préférèrent un Romain sans mérite, au sage CARTHON, qui postuloit le Consulat, mais qui se consola bientôt de cette injuste préférence. CICÉRON lui même, cet illustre défenseur de la Patrie & de la Liberté, fut banni de la République.

le pouvoir du Sénat & du Peuple, & eût calmé les divisions des Tribuns & des Consuls, en ne leur laissant qu'un vain titre.

Le Peuple sacrifie souvent un grand bien avenir à un petit bien présent. Pour satisfaire sa vengeance contre CAMILLE & CORIOLAN, le Peuple Romain exposa la République à une ruine entière. L'avenir est pour lui une perspective trop éloignée ; il ne le voit point.

POLYBE remarque que tant que le Sénat de Carthage fut le Maître absolu des affaires, l'Etat fut gouverné avec beaucoup de sagesse, & que toutes les entreprises eurent un heureux succès, mais dès que le Peuple se fut arrogé ce pouvoir & qu'il se fut rendu le Maître du Gouvernement, tout se conduisit alors par cabales & par factions, ce qui fut une des principales causes de la ruine de l'Etat.

ARISTOTE remarque deux défauts essentiels dans le Gouvernement de Carthage ; le premier consiste en ce qu'on mettoit sur la tête d'un même Home, plusieurs charges ; le poids étoit trop pesant pour le porter. Il regarde cet usage come très préjudiciable au bien public. Un même Officier ne commande pas deux corps différens, un même Pilote ne conduit pas deux Vaisseaux.

Un autre défaut dans ce Gouvernement,

c'est que pour parvenir aux premiers Postes, il falloit réunir au mérite, la naissance & les richesses, ce qui donoit une exclusion formelle aux plus gens de bien.

D'ailleurs, ce Gouvernement étoit dur & cruel; il rendoit les Généraux responsables de l'événement ou du succès; il en fit mourir plusieurs, pour avoir perdu une bataille, & ne pardona même pas au grand ANNIBAL de n'avoir pas triomphé de Rome.

L'Empereur THEODORE II. avoit pour maxime d'épargner le sang de ses Sujets; il étoit si porté à la clémence, qu'il ne fit mourir personne durant son règne.

L'Impératrice ELIZABETH, qui a gouverné glorieusement la Russie, a suivi la même maxime. Mais il ne faut pas la pousser trop loin; en laissant impuni le crime, il semble qu'on le tolère; la clémence pour les coupables est quelquefois une cruauté pour le public.

Le Gouvernement de Sparte étoit aussi sévère que celui de Carthage; il ne pardonna rien, & come LYCURGUE qui en fut le Législateur, avoit tourné tous les Esprits du côté des armes, cela les rendit cruels & féroces. Ils faisoient mourir les Enfans, qui paroissent foibles & mal constitués, come s'il n'y avoit pas des qualités d'esprit supérieures à celles du corps. Il y avoit d'ailleurs un

vice radical, dans ce Gouvernement, c'est qu'il autorisoit le larcin, lors qu'il étoit secret, come si une injustice, qui n'est pas manifeste, cesse de l'être, & trouble moins la Société ?

Les suplices, dit l'illustre DE THOU, sont moins capables de détourner les méchans de comettre le crime, que de les irriter, & de les porter à tout entreprendre (*). C'est bien pis, lorsqu'on inflige des peines pour les moindres fautes; quand la crainte est universelle, on se rassure contre l'autorité, en s'unissant pour ne la plus craindre.

J'ai taché de montrer quels sont les moïens de rendre heureux un Peuple; mais où trouverons nous le Peuple le plus fortuné? Nous l'avons cherché en vain chés les Grecs & chés les Romains. Mais il n'est pas loin de nous; pureté de Religion, douceur & équité dans le Gouvernement, sage liberté nous trouvons tout ici. Heureux Helvétiens, vous êtes sous l'Empire de la Félicité !

On me permettra d'ajouter ici quelques réflexions sur les Loix, que les malheureuses

(*) ST. LOUIS mourant recomanda expressément à son Fils trois choses, de ne pas charger le Peuple d'Impots & de n'en point mettre sans une grande nécessité; de choisir des Ministres éclairés & équitables; & d'exercer la Justice avec douceur & sans aucune partialité.

circonstances où s'est trouvée ma Patrie , il y a plusieurs années, m'ont engagé à faire ; elles ne sont pas étrangères à ce sujet ; elles serviront à montrer quels sont les moyens les plus propres à prévenir , ou à corriger la corruption d'un Peuple , & à le rendre heureux ; elles feront en quelque sorte , la récapitulation des Effais précédens.

On ne doit opposer qu'aux Bêtes féroces des barrières invincibles ; c'est par la force qu'il faut les dompter. Il n'en est pas de même des Homes, auxquels il devoit suffire pour leur faire aimer l'ordre & la paix, de les leur montrer , & de leur en faire voir la beauté & l'utilité.

Les Loix ne sont bones qu'autant qu'elles sont conformes à l'équité , & propres à maintenir l'ordre, la subordination, la concorde , & l'abondance dans la Société , qu'elles contribuent à la population, aux progrès des Arts & du Commerce, qu'elles excitent l'émulation des Citoyens pour les bones choses , qu'elles protègent la vertu & répriment le vice, & que par là elles soutiennent & apuient la Religion. Les Loix doivent encore convenir au caractère du Peuple pour lequel elles ont été faites , & à la situation où il se trouve (*).

Un

(*) Les Romain offrirent la liberté aux Habitans de

Un Législateur habile doit favoir tirer de la situation d'un Pais tous les avantages qu'on en peut tirer. C'est par cette raison que les Loix de la Hollande ont presque toutes pour objet de favoriser le Commerce & la Navigation.

Quand la révocation de l'Edit de Nantes n'auroit fait en France , qu'afoiblir la Marine , diminuer les Manufactures , & retarder leurs progrès , elle auroit fait au Roiaume un très grand mal. A quoi sert que le Prince soit puissant , si le Peuple est miserable ?

On ne doit pas gouverner un Peuple acoutumé aux douceurs de la liberté , come un Peuple acoutumé à plier sous le joug , & qui ne conoit point de milieu entre le despotisme , & une indépendance absolüe ; l'Angleterre a ses Loix , & la France a les siennes , il y auroit également du péril à les changer (*).

Une petite République ne sauroit se gou-

I

de la Capadoce , mais ils la refusèrent , disant qu'ils étoient acoutumés au Gouvernement Monarchique; tant il est vrai que tout changement est onereux à un Peuple.

(*) Il n'appartient, dit M. de MONTESQUIEU, dans la Préface de l'Esprit des Loix , de proposer des changemens qu'à ceux qui sont assez heureusement nés pour pénétrer d'un coup de génie , toute la constitution d'un Etat ; mais qui peut se flater d'avoir ce génie supérieur.

verner come un grand Roïaume. Ici, la Puissance du Prince, apuiée sur l'autorité des Loix, fufit pour maintenir l'ordre & la fubordination. Là, il faut néceffairement que les Loix foient claires, d'une pratique facile & d'une utilité manifefte, que les Impôts foient uniquement destinés au bien public, & proportionés aux richesses des Particuliers. Pour rendre une République floriffante, il ne fufit pas que les Loix générales foient bien conües & bien obfervées, il faut encore que les Ordonances particulières, qui concernent chaque Corps & chaque Profeflion, foient refpectées, que les Privilèges & les Prérogatives qui les font prospérer, foient maintenus & protégés; autrement, tout tombe dans la confufion; on voit naitre de-là le mécontentement & les divifions: Les Arts & les Métiers tombent en décadence; le mal particulier peut caufer le mal général.

Un bon Légiflateur ne fauroit négliger l'Agriculture, fans nuire à l'État; c'est elle qui maintient l'abondance dans une Ville, & remplit la Campagne d'habitans robustes & vigoureux. Là, où l'Agriculture eft méprifée, tout languit; chacun aspire à une profeflion au deffus de fes talens & de fes forces. Les Artifans s'arrachent en quelque forte, le pain de la main. On travaille mal, parce qu'on ne travaille que pour vivre, & que l'in-

dustrie & les talens ne peuvent être bien récompensés.

Moins les Loix ont de force , plus il en faut donner à la Religion , qui est alors le seul frein qui arrête les méchans. C'est en vain que l'on grave les Loix sur l'airain & le marbre , si l'on n'a pas soin de les imprimer de bone heure dans le cœur des Citoiens , pour les transmettre à leurs descendans , sans quoi elles s'éfacent & on les oublie.

Rien ne rend les Loix plus vénérables que leur antiquité ; rien ne prouve mieux leur utilité : Les bones Loix ressemblent à ces titres de noblesse , qui se perdent dans la nuit des tems.

Rien par contre ne prouve mieux leur foiblesse que leur multiplicité ; étayer les Loix anciennes par les Loix nouvelles , c'est marquer qu'elles n'ont pas la force de se soutenir par elles mêmes ; il me semble alors que je vois de vieux bâtimens apuiés sur de simples Pilotis , que le moindre vent peut renverser.

Il est très dangereux , dit GROTIUS , de changer les anciennes Loix sur lesquelles un Etat , ou une Société ont roulé depuis longtems. Il faut se défier de l'impression que font quelques abus & quelques inconvéniens (*), dont les Loix les plus sages ne

(*) Il n'est pas indifférent dit le célèbre Auteur ,

peuvent pas être exemptes. Il faut bien de la prudence , de la justesse & de la pénétration pour comparer & balancer les avantages & les défauts des anciens usages , avec les nouveaux, qu'on veut leur substituer.

Il n'y a point de forêt où l'on ne soit plus en sûreté que dans une Ville où le Magistrat manque de pouvoir pour punir le crime , & protéger l'innocence. Il faut qu'un Peuple soit bien indocile , pour se révolter contre un Prince, qui feroit consister le bonheur dans la félicité publique, & son pouvoir dans le maintien des Loix. Tout l'or, tout l'argent qu'on arrache à un Peuple acablé de misères est de la mauvaise monnaie pour le Souverain. Là où le Prince se rend Maître de tout, rien ne prospère ; c'est un Soleil qui brule le terrain qu'il devoit fertiliser.

Si les Homes consultoient constamment les règles de l'équité , & les avantages qu'ils en retirent , il n'y auroit jamais dans un Etat

qu'on a déjà cité , mais qui ne peut trop l'être , que le Peuple soit éclairé ; plus il l'est , plus il est équitable. Dans un tems d'ignorance , on n'a aucun doute , même lors qu'on fait les plus grands maux ; dans ce tems de lumière , on tremble encore lors qu'on fait les plus grands biens. On sent les abus anciens, on en voit la correction , mais on voit encore mieux le danger & les abus de la correction même. On laisse le mal , si l'on craint le pire. On laisse le bien, si l'on est en doute du mieux.

ni trouble, ni sédition; les causes les plus prochaines de sa ruine, & les signes les plus certains, c'est lors que les idées du Juste & de l'Injuste sont confondues, que chaque Jurisdiction veut empiéter sur l'autre, & sort de ses justes limites, que le Peuple veut tout faire par lui même, qu'il n'y a plus de règles, & que le bruit des séditieux impose silence aux Loix.

On ne devrait faire la guerre, que lors qu'il est impossible de conserver la paix.

Un faux honneur a fait couler plus de sang, que la nécessité d'une juste défense; le terrain qu'on gagne par des conquêtes, ne suffiroit souvent pas à servir de sépulcre à ceux qu'une guerre injuste à fait mourir.

L'observation des Loix, l'amour pour l'ordre & l'équité, l'union des cœurs & des sentimens, la confiance réciproque entre le Magistrat & le Peuple, sont les soutiens les plus sûrs d'une République. C'est par ce moyen que les Arts, le Commerce & les Sciences y fleurissent, que la Religion est aimée & pratiquée, que les richesses y abondent, que les Citoyens ne composent qu'une seule & même famille, dont les Magistrats sont les Chefs & les apuis: C'est par là qu'ils jouissent d'une paix profonde & de tous ses avantages, qu'ils s'atirent la vénération de leurs voisins, & la protection du Ciel; mais quand la discorde

s'y glisse, tous les maux entrent dans l'Etat avec elle. Chaque Citoyen croit trouver dans son voisin un ennemi déclaré, & le traite come tel; les terreurs paniques redoublent le mal, & ne permettent pas d'en trouver le remède. Il y a des *Prejuges* qu'on doit respecter; tel est celui qui donne à une Nation une origine illustre, & qui lui promet une haute destinée. Les Romains disoient que l'Oracle avoit promis à leurs Fondateurs l'Empire du Monde; ils firent leurs efforts pour l'obtenir & le mériter, ils parvinrent enfin à leur but, parce qu'ils préférèrent longtems la vertu aux richesses, & même à la gloire. PLATON, dit M. de MONTESQUIEU, remercioit le Ciel de ce qu'il étoit né du tems de SOCRATE, & moi je lui rends graces de ce qu'il m'a fait naître dans le gouvernement où je vis & de ce qu'il a voulu que j'obéisse à ceux qu'il me fait aimer; un Suisse, un Genevois, ne peut-il pas rendre graces au Ciel des mêmes faveurs.

Il faut supporter les mauvais Princes, come on supporte les orages & les tempêtes. Quand M. de MONTESQUIEU parle de l'égalité, dans les Démocraties, il n'entend pas une égalité extrême, absolue, chimérique, ou qui se perd dans l'anarchie & la licence; il entend cet heureux équilibre, qui rend tous les Citoyens également soumis aux Loix, & égale-

ment intéressés à les observer. Là , où chacun veut être le Maître , personne n'obéit.

Chaque Gouvernement a ses avantages ; le Républicain est le plus propre aux petits Etats , le Monarchique aux grands ; le Républicain apporte plus de maturité dans l'exécution des Loix , le Monarchique plus de promptitude. Dans les Etats moderés , soit Monarchies , soit Républiques , dit M. de MONTESQUIEU , on ne peut apporter trop de formalités aux Loix criminelles ; les peines doivent , non seulement être proportionnées au crime , mais encore les plus douces qu'il soit possible , sur tout dans la Démocratie ; l'opinion attachée aux peines fera quelquefois plus d'effet que leur grandeur même.

On a dit que l'une des causes de la corruption des mœurs & de l'infortune d'un Peuple , c'est la Guerre ; on ne peut , dans le bruit des armes , cultiver les Vertus , le Commerce & les Beaux-Arts (*). Les Suisses ont éprouvé anciennement quels sont les affreux malheurs que cause la Guerre. Les Helvétiens la déclara-

I 4

(*) L'Esprit de Commerce , dit M. de MONTESQUIEU , produit naturellement un esprit d'intérêt , opposé à la sublimité des vertus morales ; mais il rend aussi un Peuple équitable , & en éloigne l'oisiveté & le brigandage ; par là il contribue à son bonheur.

rérent aux Romains, à l'instigation d'un de leurs Chefs, nommé ORGETORIX; il se mit à la tête de l'Armée, qui passa la Saone, en grande partie, quand JULES CESAR tomba sur l'autre partie, qui étoit demeurée en deça de cette rivière, & gagna une victoire complète; le reste de l'Armée des Suisses montant encore à cent trente mille homes, marcha à grandes journées vers le Pais de Langres; CESAR les suivit; ils furent obligés de se rendre à discrétion, eux qui peu auparavant avoient vaincu CASSIUS. CESAR leur ordona de retourner dans leur Pais, de rebâtir leurs Villes, qu'ils avoient détruites & brulées, & afin qu'ils pussent ensemençer leurs terres, il leur fit fournir des bleds par les Allobroges. De trois cent soixante huit mille Homes qui étoient sortis de la Suisse, il n'en resta que cent dix mille, exténués de jeune & de fatigue. Voilà les fruits de la Guerre. PLUTARQUE regarde les divisions qui s'élevent dans le sein d'une République come une conjuration du Peuple contre lui même (*).

(*) L'Ordre, l'Agriculture, le Commerce & les Arts sont l'ame d'un Etat Populaire; ils entretiennent l'union, la paix & l'abondance. Malheureux les Pais, où la multitude des Hôpitaux & des Monastères, qui ne sont que des Hôpitaux perpétuels, fait que tout le monde est à son aise, excepté ceux qui travaillent, dit M. de MONTESQUIEU.

Un Gouvernement populaire n'est pas propre à faire prospérer une Société ; il est trop tumultueux , trop peu secret , trop lent , trop sujet à être le jouet de la brigue , de la cabale & des factions , pour être choisi par un Peuple sage & éclairé , ami de l'ordre & de la Paix.

Les Impôts , les Elections des principaux Magistrats , la sanction & la promulgation des Loix , sont des Droits qui lui appartiennent légitimement , qu'il ne peut confier à d'autres : C'est un dépôt sacré dont il ne doit jamais se dessaisir , du moins dans un Gouvernement démocratique.

Le Peuple , considéré come Souverain , ne s'est réservé que l'autorité qu'il peut exercer par lui même , sans préjudicier à la tranquillité publique & au bien de l'Etat. Un Home disoit à un Roi de Sparte qu'il étoit heureux de savoir comander ; dites plutôt que je le suis , parce que le Peuple fait obéir.

Les meilleures Loix ont la destinée des choses humaines , elles vieillissent , & tombent en décadence : La corruption des mœurs influe sur elles , & les énerve ; que ne peut point contre les plus sages institutions l'iniquité des Homes ! Les Loix , dit ST. CYPRIEN , sont gravées sur les douze tables , à la vue de tout le monde , & l'on pêche au milieu des Loix ; l'innocence n'est pas conservée

dans les lieux même qui sont marqués pour son az le. La crainte de la Justice paroît aujourd'hui une foiblesse, & l'on comet impunément, ce que l'on peut cacher, ou qu'on peut racheter sans peine.

Cependant, les Loix sont un frein très nécessaire; elles servent d'épouvantail au crime; si elles n'arrête pas le torrent, c'est du moins une digue qui retarde son cours. Sans elles rien ne seroit plus vrai que ce que dit M. de FONTENELLE, il semble que le plus sûr pour les Homes seroit de s'approcher peu les uns des autres & de se craindre mutuellement. Come quelques fameux Ecrivains ont affecté aujourd'hui d'oposer la Religion Chrétienne à l'Esprit social, faisons voir qu'ils sont non seulement d'accord, mais qu'ils sont encore inséparables, & que rien n'est plus facile que de les concilier. Faisons voir que la Religion influe non seulement sur les principes de nos actions, mais encore sur nos pensées & nos sentimens.

Je ne sai pourquoi on sépare les préceptes de l'Evangile des devoirs de la morale; ils sont les mêmes, & come ils ont également Dieu pour Auteur, ils ont le même fondement; la crainte de Dieu en est la base; renversés la, l'Edifice s'ébranle & s'écroule bientôt. Qu'une Société paroisse florissante au dehors, qu'elle soit formidable par ses richesses & l'é

tendue de sa domination, si la crainte de Dieu ne la soutient, c'est un Arbre qui élève ses branches jusqu'au Ciel, mais un ver en ronge secrettement les racines; l'arbre sèche & tombe, lorsqu'on s'y attend le moins. La Religion est un frein pour le vice, un aiguillon pour la vertu, plus fort que l'honneur où la crainte (*).

Les Loix Civiles ne règlent presque que l'extérieur; elles arrêtent la main sans aller au cœur; la Religion le règle, le corrige, & le perfectionne; elle réprime non seulement les grands crimes, mais nos penchans favoris, lorsqu'ils sont vicieux; elle modère nos passions, qui sans elle, exciteroient d'affreuses tempêtes; elle nous prescrit les devoirs de l'humilité, de la reconnoissance, de la compassion, du pardon des injures, & par là elle contribue infiniment à notre bonheur: Entreprendre de se venger, c'est ouvrir son cœur à de noirs remords, à un torrent de tristesse & de chagrin. La Religion Chrétienne

(*) ARTAXERXES aiant demandé à DARIUS son Père, quelle avoit été la règle de sa conduite, durant un règne long & heureux: C'à été, répondit DARIUS, de faire toujours ce que la Religion & la Justice demandoient de moi. Tout Prince doit se trouver heureux de n'être que l'Exécuteur des Loix.

a rétabli la morale dans sa pureté, & l'a fortifiée par les plus puissans motifs.

Les Loix civiles & politiques n'ayant pour but que le repos & le bien de la Société, ne nous imposent que des regles & des devoirs, qui ont raport à ce but. La Religion Chrétienne va plus loin, & se propose un plus grand objet; elle nous ordone non seulement d'aimer nôtre prochain come nous même, de pardonner les injures, de rendre le bien pour le mal, mais elle veut encore que nous soions bon Pères, Maris fidèles, Citoyens vertueux; elle ne se borne pas à la paix publique, elle nous comande d'être sobres, temperans, laborieux, équitables, patients; quels précieux avantages ne nous procure-t-elle point par ce moien! santé du corps & de l'esprit; nécessaire & comodités de la vie, elle est une source féconde & intarissable de biens; elle établit le repos des Familles, celui de l'Etat & des Particuliers; elle leur procure l'estime publique, & l'affection de leurs Concitoyens. Elle rend les Magistrats doux, justes & modestes; les Citoyens dociles, paisibles & soumis aux Loix: Elle les lie les uns aux autres par le nœud sacré du Serment; elle promet des récompenses infinies à la vertu, & réprime le crime par la crainte d'un Dieu juste, sage & puissant, qui ne le laissera pas impuni; elle élève nôtre

ame, en la rendant supérieure à tous les revers.

La Religion affermit la liberté sur les fondemens les plus solides, en défendent la licence & l'ambition; elle inspire aux Citoiens cet amour tendre & généreux pour la Patrie, cette fermeté d'ame, ce courage héroïque, dont nos ancêtres ont donné des preuves signalées dans les circonstances les plus difficiles & les plus orageuses. Ils avoient à défendre en même tems la Religion & la Liberté; quels plus nobles motifs pour des Citoiens & pour des Chrétiens! Ils ne craignoient point la mort dans les combats & dans la nécessité d'une juste défense. Que l'on ose dire après cela que la Religion Chrétienne est opposée à l'Esprit & au Contrat social!

G E N E V E.





L E T T R E

De Mad. à son Fils.

Vous allés quitter la campagne, mon Fils, & avec elle le spectacle de la nature, pour vous retrouver dans la Ville au milieu de l'art & de l'industrie. Les regrets que vous éprouvés en vous éloignant de ces délicieuses vallées seront bientôt éfacés par des plaisirs peut être plus séduifans pour vôtre âge : Cependant si vôtre cœur peut sentir le prix des amusemens champêtres, de leur pureté, & de leur innocence, il ne croira pas les avoir remplacés par la vie dissipée & bruiante de la Ville.

Il n'est point de spectacle plus beau que celui de la nature. Ses plaisirs constans & universels come elle, sont de tous les lieux, de tous les momens & de tous les âges. Quelle majesté, quelle magnificence dans l'éclat d'un beau jour ! rien ne peut donner une idée aussi juste de la puissance & de la grandeur de l'Être suprême ; il semble qu'il veuille se montrer dans toute sa gloire ; mais les Mortels ne fauroient fixer leurs regards foibles sur aucune partie de cette immensité, lors qu'il la remplit de la grandeur de sa lumière. A ce jour,

dont la beauté éblouit, succède par degrés une soirée paisible. Alors l'homme libre de soins & de travaux est rendu à lui même , & le calme de la nature, en ramenant le repos, semble l'inviter à se prosterner & à adorer le Maître de l'univers.

Ce spectacle si touchant & si auguste nous échape dans le tumulte d'une vie vainement laborieuse. Combien peu songeons nous à élever nos yeux , au milieu de cette cohue que le luxe, l'ambition & l'intérêt rassemblent dans les Villes? Combien on y goute peu cette volupté enchanteresse, dont la campagne & la retraite font jouir à tous les instans du jour.

Les plus petits détails de la vie champêtre amusent & intéressent. Vous avés examiné quelquefois les mœurs des insectes; vous avés remarqué avec quel art ils bâtissent leurs maisons, avec quels soins ils nourrissent leurs petits, avec quelle prudence ils préviennent les incomodités de la saison prochaine. En observant les travaux des Fourmis, vous avés vû plus d'une fois voiturer le long d'un arbre des brins d'herbe ou de paille, des petits morceaux de terre ou de gravier; lors que la charge est trop considerable, elles s'associent par un éfort comun; en chemin les moins embarassées se détournent pour faire place à celles qui le font d'avantage, & pour

ne point gêner les travaux publics. N'est-il pas singulier de trouver tant d'intelligence & de discrétion parmi des Fourmis, & de les voir s'entraider dans leurs besoins par un instinct, qui les élève bien au dessus de l'homme, chés qui il est si souvent troublé par l'orgueil & par un faux amour propre ?

Jugés, mon cher Fils, par ces minuties, combien tout dans la nature doit exciter l'attention & la curiosité d'un homme raisonnable. Si vous voulés regarder ce spectacle en enfant, & comparer ce que nous présente la campagne, avec ce que nous voions dans le monde, il vous fera aisé d'y apercevoir une allégorie continuelle. L'éclat vif & passager des fleurs vous paroitra une image de la beauté. La prudence de la fourmi, l'adresse des oiseaux à fabriquer leurs nids, leur prévoyance, leurs soins pour leurs petits, vous représenteront la conduite d'un Père de famille, sans cesse occupé à assurer le bien être & la fortune de ses enfans, & le papillon importun, qui voltige d'un air affairé, qui fatigué de sa course & ivre de son propre bourdonnement, se précipite dans le feu, ne le comparés vous pas à ces jeunes écervelés, qui après avoir consumé leur jeunesse dans des plaisirs frivoles, s'étourdissent sur le danger où ils sont, se laissent encore séduire par l'éclat flateur des
faux

faux biens, & courent à leur perte d'un pas inconsidéré & rapide ?

Mais il est des réflexions plus sérieuses & plus dignes de vous fraper. Voiés cet infecte dont l'organisation & l'industrie ont fait votre admiration écrasé par un enfant. Et pourquoi détruire un animal, dont ni la vie, ni la mort ne peuvent nous importer ? C'est la légéreté, l'inattention, quelquefois je ne fais quel plaisir secret de voir l'agitation d'un Être souffrant, qui fait comettre ces meurtres ; le plus fort opprime le plus foible, tous les jours l'innocence succombe ainsi sous les coups de l'injustice.

Vous, avés mon Fils, vraisemblablement bien des crimes de ce genre à vous reprocher, car coment qualifier autrement une action qui outrage la nature dans ses espèces & qui porte la mort & la destruction partout, où elle voudroit entretenir le mouvement & la vie ? Vous voiés du moins combien la légéreté est dangereuse ; celui qui ne réfléchit point, s'expose à tout instant à des actions téméraires & répréhensibles.

Acoutumés vous donc à étendre le respect que vous devés à la nature, jusqu'à ses petits ouvrages, à la révéler jusqu'à l'organisation du plus vil infecte. Songés, que doué comme vous de la faculté de sentir, il est come

vous, susceptible de souffrance & de peine, de plaisir & de bien être. Songés sur tout, que celui qui ne peut rien créer est appelé, non à détruire, mais à partager le bonheur d'être, avec toute la nature vivante & sensible.

Je suis &c.



A U T R E

Lettre de Madame à son Fils.

JE ne fais si vous étiez chés moi le jour qu'on parloit d'un home d'esprit, qui a pour maxime de ne comencer l'éducation des enfans qu'à l'âge de douze ans ? Avant, dit-il, de cultiver l'esprit, il faut doner au corps le tems de se fortifier; c'est lors que celui-ci a pris sa consistence que l'ame peut recevoir avec fruit les principes de la sagesse & des sciences, aliment trop fort pour un âge moins avancé. Ce sistème est sans doute bien singulier. C'est come si l'on défendoit aux enfans de mouvoir leurs bras, & de se servir de leurs mains, dans le tems qu'ils aprennent à marcher, & qu'on crût les exposer à beaucoup de maux, en les obligeant de faire usa-

ge des bras & des jambes tout à la fois. Nous ne devons négliger aucune de nos facultés ; elles exigent toutes une culture égale ; l'ame, ainsi que le corps, ne contracte de la force que par le travail & par l'exercice.

Mais je ne me propose pas de combattre l'opinion de ceux qui comenceroient l'éducation, lors qu'elle doit être déjà fort avancée. J'aime mieux, mon Fils, vous dire un fait qui est arrivé, il n'y a pas longtems, & qu'on a cité come un exemple contraire au système des éducations tardives.

Un home qui avoit un nom & de la fortune eût deux Fils ; la naissance de l'un coutra la vie à sa Mère, l'autre étoit d'un second lit. Ils avoient tous les deux de l'esprit, de la douceur, un goût naturel & des dispositions heureuses ; la mort prématurée de leur Père rendit leur éducation différente. L'ainé fut confié aux soins d'un Gouverneur éclairé, zélé & sévère ; l'autre, unique objet de la tendresse de sa Mère, jouit de toutes les attentions si dangereuses d'un amour aveugle & pusillanime. On songeoit beaucoup à sa santé, c'est à dire qu'on faisoit de son mieux pour la détruire ; en révanche on ne s'occupoit ni de son esprit, ni de son caractère. Sa volonté étoit la Loi suprême ; on ne lui parloit d'étude que lors qu'il le desiroit, & il ne le desiroit presque jamais. Du côté des dispositions

naturelles, il n'étoit pas plus mal partagé que son Frère, mais tandis que celui ci aprenoit à se corriger de l'entêtement, de l'étourderie, de la légèreté, de l'inconféquence, en un mot de tous les défauts de l'enfance, l'autre se bornoit la plus part du tems à des exercices aussi frivoles que sa tête. Il questionnoit sans cesse, & n'écoutoit jamais les réponses. Dans ses occupations la plus légère difficulté le rebutoit; le dégoût, l'ennui, la nonchalance s'emparoiént de lui; une étude succédoit à l'autre, sans ordre, sans plaisir & sans fruit.

A l'âge de douze ans, il avoit par curiosité effleuré toute les sciences & n'en savoit aucune, à peine avoit-il appris à lire & à écrire. Cependant il falloit travailler à soutenir un nom, qui ne manquoit pas d'illustrations, c'étoit le moment de paroître digne de la fortune & de la considération que son Père avoit laissées.

On començoit à y penser, lors que son Frère parut dans le monde; la destinée de ces jeunes gens fut aussi différente que leur éducation. L'ainé conserva l'éclat de son nom, en se montrant digne de remplir des emplois brillans & honorables; l'autre resta dans l'obscurité; sa conduite fut l'éloge de son Frère.

Vous voies, mon Fils, combien il importe d'entretenir dès l'enfance le goût de l'ordre & l'activité de l'esprit. Il est essentiel d'être à ce

qu'on fait ; l'on ne réussit à rien sans attention & sans peines. Cette légèreté , cette indolence , ces distractions éternelles font des fléaux pour la jeunesse, qui gâtent les dispositions les plus heureuses , & ne tendent à rien moins qu'à rendre un home incapable de toute affaire ; j'oserois presque dire à le rendre méchant. L'ame qui n'a point de but établi , se perd, dit MONTAGNE , elle erre sans guide ; son égarement ressemble à la folie ! Il lui ôte l'habitude & jusqu'à la possibilité de se fixer.

La paresse d'esprit qui en résulte est de tous les malheurs peut être le plus grand : Elle réduit l'home à l'état de végétation : Bientôt il tombe dans une létargie entière ; son existence n'est plus qu'un rêve , & alors il y a long-tems qu'il ne mérite plus d'exister. Tout dans la nature est en faveur du travail ; tout conspire contre la paresse. Il n'y a guères que les gens actifs, qui jouissent de la santé du corps, eux seuls connoissent du moins ce courage d'esprit, qui peut en tenir lieu , & qui triomphe des obstacles.

Je vous conjure donc, mon Fils, par toute la tendresse que je sens pour vous, de ne plus perdre un moment dans les distractions auxquelles vous êtes si sujet , & de travailler de tout vôtres pouvoir à fortifier vôtres ame contre l'oïveté & la paresse. Vous êtes coupable, toutes les fois que vous employés à vos

affaires plus de tems qu'il n'en faut ; il est trop essentiel d'en conoitre le prix : Après tant de conversations que nous avons eues à ce sujet, je dois espérer que vous ne tarderés pas à renoncer à une habitude, qui deviendroit tous les jours plus dangereuse & qui finiroit par vous être bientôt funeste.

Tout ce que je vous dis sur cet important article, vous l'auriés en partie senti vous même, si vous pouviés vous acoutumer à réfléchir sur ce qui vous arrive. Comparés la joie que vous ressentés, lors que vous avés rempli vos devoirs avec activité, à cette inquiétude ; à cette pesanteur, à cet ennui d'esprit qui vous obsèdent au milieu de ses distractions & de vôtre désœuvrement. Aprenés à jouir de la douce & solide satisfaction d'avoir fait de vôtre mieux, dans tout ce que vous aurés entrepris ; je vous demande de l'aplication & de la ferveur jusques dans vos amusemens. Lors qu'un âge plus mûr aura joint l'expérience aux principes, vous sentirés le prix de ceux que je viens de vous donner. La paresse est le poison de l'ame : L'activité & le goût du travail, sont le souverain remède contre tous les maux atachés à la condition humaine,

Je suis &c.



R E F L E X I O N S

A l'occasion de l'Avis d'un Gentilhomme à ses Confrères & de la Réponse qui lui fut faite dans le Journal de Mai ().*

LES préjugés avoient visiblement gagné l'Auteur de l'Avis du Gentilhomme à ses Confrères ; il plaidoit sa Cause ; je le lui passe par cette raison. Il m'a paru que le même motif avoit été le guide de l'Auteur de la réponse à cet Avis. Quelque Roturier , se sentant blessé de ces ouvrages , parce qu'il étoit apparentement de ces familles obscures , qui y sont attaquées , sans faire attention que l'erreur venoit d'une omission des Auteurs , que je ferai remarquer , & que leur but étoit louable , enveloppe les raisons qu'il emploie pour y répondre de tant d'aigreur , qu'on ne peut plus les distinguer de l'acide qui les accompagne.

1762 - K 4

(*) *Note des Edit.* Cette Pièce est entre nos mains depuis le mois passé ; mais elle nous parvient trop tard pour avoir place dans notre Journal de Juillet.

Dans ces pièces, il m'a paru, que le principe essentiel avoit été négligé : Il falloit commencer par faire voir que la Noblesse pouvoit honorer le Ministère, & de quelle façon elle devoit lui procurer cet avantage ; cela posé il étoit à tems d'exhorter les Nobles à prendre cette vocation, de parler des inconvéniens qui s'y rencontrent, & de faire voir s'ils y sont plus propres que les Roturiers.

Je conviens bien que si l'on pouvoit trouver les moyens de procurer de la considération à nos Pasteurs, le Ministère en tireroit du relief ; pour cela il faudroit que ceux qui exercent cette vocation, fussent doués des qualités nécessaires ; d'un génie étendu & pénétrant ; d'une fortune assez considérable, pour se procurer les moyens de le cultiver ; d'un caractère doux, sans hauteur, sans préjugés, que l'on vit dans leur conduite l'exemple des préceptes qu'ils enseignent. Qui a-t-il là dont les Roturiers soient incapables ? N'ont-ils pas le génie naturellement aussi pénétrant que les Nobles ? Leur fortune n'est elle pas souvent bien supérieure à celle de ces derniers ? Ils entreprennent, sans croire s'avilir, chacun le genre d'occupations auquel ils sont le plus propres, & par là augmentent un bien, que le luxe & l'oïiveté diminue chez les Nobles ; l'orgueil, l'esprit rempli de préjugés est il étranger chez les Gentils homes, & attaque

& il beaucoup les Roturiers ? Les uns come les autres , ne pourroient-ils pas avoir, s'il étoit possible , une conduite exemte de reproches ; & quant au rang qu'ils tiennent dans le monde (ce qui ne doit faire d'impression que sur le Peuple , qui trop peu éclairé pour acorder sa considération à raison du mérite qu'il ne conoit pas , la done à raison de l'extérieur qui le frape) ne voions nous pas tous les jours des Roturiers , à la tête de nos Villes , y jouir de toute la considération qu'on peut y desirer , & de la foi publique , en place des parchemins , avec lesquels par contre , bien des Nobles y jouënt un rolle très simple , pour ne rien dire de plus ? Eh pourquoi les Gentils-homes tiendroient-ils seulement par ce titre, le premier rang ? Est-ce eux qui ont mérité cet honneur ? On ne voit que trop , que les vertus de nos Ancêtres , ne sont pas héréditaires ; croient-ils être récompensés , come punis en mille générations ?

Si l'Auteur de l'avis du Gentil-home à ses Confrères n'avoit pas été enthousiasmé de sa condition , il auroit fait l'honneur aux Roturiers dont je viens de parler , de les mettre du rang de ceux , qui pouvoient rendre ce que peut avoir perdu le Ministère , qui n'est pas en lui même sans considération , mais seulement méprisé en quelques Membres , qui en sont indignes , soit pour n'avoir pas eü les moyens

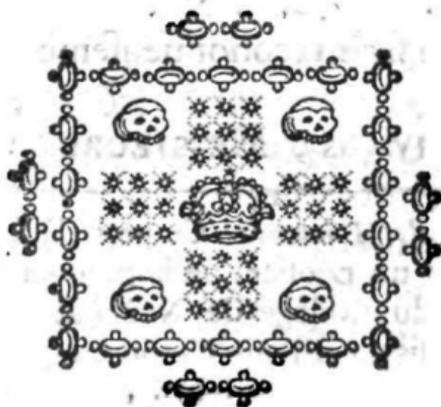
de se rendre capables de l'exercer, avec approbation, soit par leur mauvaise conduite, suite ordinaire des sentimens bas, qui se trouvent chez le Peuple; défauts qui seroient bien plus rares dans les personnes appellées *de bone famille* Bourgeoise. Cela n'empêcheroit pas également les Nobles de se signaler, en surpassant les Roturiers; ils répareroient par là la brèche que reçoit leur renommée, prête à s'éteindre, par l'oisiveté qui les prive d'ocasions de faire preuve de leurs vertus. La victoire seroit d'autant plus glorieuse, qu'elle seroit difficile.

Si dans les Académies, un Examen leger, des épreuves, où l'on fait en bien des cas parade du savoir de ses Collègues, ne suffisoient pas pour être admis au Ministère; si la bone, ou mauvaise conduite décidoient de la réception, ou refus des prétendans, on n'admettroit à cet emploi que des personnes qui en seroient dignes, & l'on obligeroit les libertins, qui y aspirent, à changer de conduite.

De plus Messieurs les Nobles, je vous renvoie au choix qui fut fait de nos premiers Pasteurs; la Noblesse ne fut pas jugée propre à affermir la considération qui leur étoit due, bien moins l'est elle présentement, à lui rendre celle qu'elle a perdue. Enfin quels inconvéniens ne résulteroient

pas, que l'Eglise fut uniquement entre les mains de gens remplis de préjugés, qui vous ofusquent; entichés de vos titres, vous prétendriez bientôt que vôtre pouvoir égalat vôtre naissance. Monsieur l'Auteur de *l'avis* &c. vôtre pièce me paroît faite pour vous excuser auprès de vos Confrères, de ce que vous prenés cette voïe, pour tirer vos Enfans de l'oisiveté, & pour vous faire un mérite d'une chose qui vous est peut être nécessaire.

W. D. F.





E S S A I

Sur l'Océonomie Universelle ou l'Arithmétique du Bonheur ().*

M E S S I E U R S

DANS le dessein que j'ai formé de vous parler maintenant d'œconomie, il ne sera pas surprenant, que je comence par faire l'apologie d'un choix, qui semble d'abord si peu convenable à mon âge. Quel sujet, en éfet, dans la bouche d'un jeune home? La dissipation & la vanité paroissent être le partage de son âge: La réflexion & le calcul, principes d'une sage œconomie, semblent fuir devant lui.

J'en conviens, MESSIEURS; a mon âge

(*) *Note des Editeurs.* Ce petit Discours a été prononcé par un Ecolier de la première Classe aux Promotions du Collège de Neuchâtel, faites cette année Il nous a paru que c'étoit un motif de plus pour l'insérer dans nôtre Journal, puisque cela peut contribuer à augmenter l'émulation qui règne parmi nôtre Jeunesse, à l'éducation de laquelle le Magistrat & les personnes préposées de sa part, veillent avec le plus grand soin.

on ne rougit pas d'avouer que l'on conoit peu le monde. Je fais qu'on a dit qu'une longue vie fuffoit à peine pour une étude fi difficile & fi importante ; mais je me figure que fi ce fut jamais une vérité, elle est depuis long-tems hors de mode.

Aidé des conoiffances Philosophiques , qui font fi comunes , depuis que la *Psychologie* a été mise à la portée du beau-fexe ; je vai, MESSIEURS , vous parler de cette œconomie générale, qu'on peut envisager come un principe fécond de la Morale la plus sage & la moins austère. C'est le calcul moral , qui s'étend à toutes nos actions ; c'est l'Arithmétique du bonheur , qui nous apprend à mesurer nos plaisirs , afin d'en jouir plus long-tems sans satiété ni dégouts , à ménager nôtre santé ; pour ne pas tomber dans une vieillesse anticipée ; à œconomiser nôtre argent , pour avoir toûjours assez d'une chose , dont la privation est si incomode , enfin à profiter du tems , pour nous consoler de sa fuite trop rapide. Oeconomie des plaisirs , œconomie de la santé , œconomie de l'argent , œconomie du tems : Voilà quatre objets de calcul pour un home sage , quatre sources de bonheur pour qui fait l'y chercher , & quatre chefs généraux auxquels je vais rapporter mes réflexions. J'ose, MESSIEURS , implorer pour cet essai imparfait l'indulgence & la faveur

de cette assemblée respectable. Heureux, si en choisissant un sujet, que je crois généralement utile, j'avois rencontré un sujet généralement goûté!

1°. Jouissez d'un plaisir présent, disoit un Philosophe, qui ne passa jamais pour être trop sévère, de manière qu'il ne nuise point à un plaisir à venir. C'est l'abrégé de ma Morale œconomique. Fuyés les plaisirs criminels, pour éviter le dégoût & les remords. Usez modérément des plaisirs innocens pour éviter la satiété. Loin de nous ces Philosophes toujours hérissés & sombres, qui méconnoissant leur propre nature, condamnent tous les plaisirs & défigurent la vertu.

*Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.*

Jouissez des plaisirs, aimable jeunesse; mais pour en jouir long-tems purs & sans mélange, suivez la route, que la vertu vous indiquera. Combien de bals pourra raisonnablement soutenir la jeune LISE? Combien d'assemblées & de sociétés pourra-t-elle avoir? Quelle proportion mettra t-elle entre le soin de sa toilette, de ses ajustemens, de ses devoirs domestiques, & l'étude importante de former son esprit & son cœur? Jusqu'à quel

point se livrera-t-elle au gout vif & décidé qui l'entraîne vers le plaisir ?

Voilà, MESSIEURS, une règle de proportion bien composée. J'y vois entrer tant de raisons de santé, d'intérêt, de beauté, de plaisirs, de réputation, de vues sur l'avenir, que je n'ai garde de la décider. A qui s'adressera la jeune LISE ? Je conois un Philosophe, fort ami du beau sexe, qui lui a donné son avis il y a plus de deux mille ans. La Volupté & les plaisirs, disoit-il, sont assis sur un Trône d'or, & quatre vertus en habits de fête s'empressent à la servir ; la prudence veille à sa sûreté contre la malignité ; la justice l'empêche de faire à autrui ce qu'elle craindroit pour elle même ; la force l'aide à supporter les maux inévitables & la tempérance lui défend tous les excès, l'avertissant que la santé & la bone oeconomie sont deux biens précieux, pour lesquels nous devons tout faire. Ainsi les plaisirs, le bal, les assemblées, le gout de la parure est à la sagesse & au bon sens en raison composée de la prudence, de la justice, de la force & de la tempérance. Que LISE calcule donc ; ARISTIDE a résolu ses doutes.

II. Sans l'aimable santé, Mère de l'allégresse

Envain la fortune caresse ;

Santé passe -plaisir, santé passe richesses.

Quel objet s'offre à mes regards ? C'est un Vieillard à la fleur de l'âge. Au sein de l'abondance, environé des circonstances du bonheur, tous ses biens lui sont insupportables ; languissant, foible, consumé par un *marasme* affreux, l'état de son corps influe sur celui de son ame ; triste, sombre inquiet, tout lui déplaît, tout le tourmente. Détournons nos regards en acordant quelques larmes à cet infortuné. Une troupe de jeunes laboureurs s'égaie dans la prairie ; le bruit de leurs chansons simples, mais naïves & touchantes rétentit dans le vallon & l'écho des collines les répète en badinant. La joie & le plaisir animent leurs danse variées, au milieu d'un bal somptueux on ne jouit pas d'un contentement aussi parfait. Leur allégresse se communique à mon ame. Je m'approche : La santé vermeille, la force & l'agilité anime les danseurs & les danseuses ; & les vieillards, courbés sous le poids des années, se réjouissent encore dans la joie de leurs enfans, & dans le souvenir agréable de leur jeunesse passée. Sans palais, sans trésors & sans luxe, la vigueur & la santé sont leur partage, & à leur suite marchent des plaisirs plus vifs, parce qu'ils sont moins recherchés. Quel tableau que celui de nos Villes, séjour du luxe, de la délicatesse & des excès ? Enfans foibles & malades, jeunesse infirme & délicate, vieillesse anticipée,

maladies

maladies inconues à nos Pères , mort prématurée. Calculons encore, MESSIEURS, peut-on trop œconomiser un bien si précieux ? FLORINDE a aujourd'hui une migraine insupportable , elle eût hier un accès de fièvre très violent , demain elle aura des vapeurs , le jour suivant elle prendra quelque remede à la mode , & sa vie entière se passera à craindre le mal qu'elle n'a point & à fuir un fantôme. FLORINDE conoît le prix de la santé , & elle calcule beaucoup : Je n'aurois pas la cruauté de la priver de l'unique plaisir qu'elle s'accorde.

Ce jeune home plein de force & de vigueur veut vivre ; les veilles , les exercices violens , les amusemens dangereux qui excitent les passions , & entretiennent constamment l'ame & le corps dans un état d'agitation extraordinaire , les débauches , rien ne lui coûte ; il ne fut jamais malade , il se figure qu'il en fera toujours de même. La vie est courte , dit-il jouissons. Il dit vrai , la vie est courte , surtout pour ceux qui savent l'abrèger. Qui apprendra donc l'art d'œconomiser sa santé , & de qui pourra-t-on l'apprendre ? J'ai déjà répondu , des gens sages l'apprendront de nos Campagnars. Une éducation mâle , un exercice proportionné a leurs forces , point de cûssi-
niers que l'appétit , point de medecins que

la nature , le jour employé au travail & la nuit au repos. Voilà leur recepte.

III. Il y a deux sortes d'œconomie de l'argent. L'une est *positive* , elle suppose un calcul exact , elle naît de l'ordre & ne sauroit subsister sans lui ; elle consiste dans la juste proportion , que nous devons mettre entre nos revenus & nôtre dépense. L'autre est *negative* , elle ne consiste que dans la privation. Celle-ci est à la portée de tous , l'autre suppose de la sagesse ; elle n'est pas pour le plus grand nombre. ORGON a réfléchi , surpris de voir qu'on le remarquoit si peu , il est occupé à aviser avec son tailleur aux moyens d'ouvrir à tout le monde les yeux sur son propre mérite. Il paroitra avec un habit magnifique : Son Domestique sera augmenté , ses meubles seront propres , sa table mieux servie. On le remarquera & il sera satisfait.

HARPAX calcule devant son coffre fort. Le voilà au comble de sa joie. Enfin il peut serfer les cent écus , qui lui manquoient pour remplir la somme de 30000 , qu'il desire depuis si long-tems. Encore 10000 , dit il , & je vivrai en paix. HARPAX est heureux , il ne tient qu'à lui de compter des écus. Ce seroit une entreprise immense , MESSIEURS , si j'entreprendois de parcourir devant vous les différens sistemes d'œconomie , que chaque personne se forme. Chacun suit son gout , ses

inclinations. J'ai indiqué les deux extrêmes: C'est à mes Auditeurs à remplir l'intervalle, qu'il y a entre l'un & l'autre.

IV. Il y a enfin une *économie du tems*. Il n'y en a point qui soit plus généralement pratiquée. Tous les âges jouissent de la vie, & les hommes n'auroient donc aucun besoin d'être prêché la dessus, s'il étoit vrai que jouir de la vie ce fut en profiter. Profiter du tems, c'est l'employer avec persévérance & avec plaisir à quelque travail honête & utile, sans se refuser aux amusemens innocens. C'est suivre la leçon.

Sapias, vina liques, & spatio brevi

*Spem longam reserces. Dans lequinier, fugeris in-
vida*

Ætas. Carpe ætatem, quam minimum credula

POSTERO.

Le moment où je parle est déjà bien loin de moi. Soiez sage, divertissez vous, sachez borner vos projets & vos espérances. Profitez du présent, sans compter sur l'avenir. Je m'en tiens à ces préceptes généraux, bien assuré que mon système d'économie n'a pas besoin d'être développé avec une plus grande étendue, pour plaire à ceux qui ont une forte d'inclination pour le calcul.

Mais afin de ne choquer personne, je suis

bien aise d'avouer que je n'ignore pas, que cette leçon est d'un Poète, dont la Morale étoit extrêmement comode & qu'elle a été comentée par plusieurs perſones. Ainſi il ne fera pas difficile à ceux que mon explication pourroit incomoder de ſe mettre à leur aise à cet égard. Afin même de m'acomoder à tous les goûts, j'effaierai de devenir l'Apologiſte de l'oïſiveté, en ſoutenant, qu'il n'appartient qu'au Peuple de s'imaginer, qu'il ſoit ſi facile de vivre dans l'oïſiveté; de l'enviſager come une choſe dangereuſe; ou de dire qu'il ne peut pas comprendre, coment un être raiſonnable peut paſſer une longue vie, ſans avoir jamais rien fait.

Pour combatre ces trois Préjugés populaires, je diſ d'abord, qu'il eſt injuſte de ſuſoſer que l'oïſiveté ſoit une choſe ſi facile. Que de peines pour détruire l'activité extrême de nôtre ame ! Quelle journée que celle d'un homme occupé de ce louable & généreux deſſein ! Il bâille, il mange, il cherche à ſe diſtraire dans la compagnie de gens auſſi détournés que lui, & il ſe réjouit de voir approcher le moment heureux, où loin du bruit & du tumulte, il pourra ſe cacher à lui même dans les bras du ſommeil.

Je prouve en ſecond lieu, que l'oïſiveté eſt une choſe utile. La force d'un Pais conſiſte dans l'abondance des choſes néceſſaires à la vie: L'abondance ſe trouve touſjours où l'on con-

sume d'avantage; & la consommation n'est jamais plus grande, que là où il y a beaucoup de riches désœuvrés. Je pense que je n'ai pas besoin de preuves. Un home oisif n'est pas plutôt éveillé qu'il songe à manger, ne fut ce que pour se divertir; & come il ne mange, ni ne boit jamais pour la faim & pour la soif, il a besoin de mets délicats & vins précieux. Que l'on calcule maintenant lequel des deux est le plus utile à la Patrie, de cet home appliqué & laborieux, qui fait se borner, ou de ce paresseux de conséquence, qui ne met point de bornes à son luxe & à ses excès. Je passe sous silence les dépenses considérables qu'il fait en habits, en équipage, en meubles, en bijoux; & je ne veux pas développer cette grande raison, qu'on peut tirer de la sagesse de la Providence, qui aiant mis entre les mains d'une partie des homes les biens de la fortune, & dans celles des autres le savoir & les talens, a voulu que ceux-ci fussent obligés par leurs circonstances à penser & à agir pour ceux-là, dans les cas les plus importants de la vie. Mais je m'aperçois que je suis trop long sur cet article. Réservons les preuves qui nous restent pour un autre essai, sur l'art difficile de vivre sans rien faire & de jouir du tems.

Je passe à la dernière objection. On ne peut pas comprendre coment une créature

raisonnable peut avoir la patience de passer une longue vie dans une oisiveté non interrompue. J'aurois de la peine à y répondre, si l'expérience ne parloit pas pour moi. ORGON étoit Fils unique d'un homme fort riche; il fut dès sa naissance l'idole de ses parens. A trois ans cet enfant chéri n'avoit pas quitté sa Nourrice. A sept il marchoit encore à la lisière. A quatorze il eût un Précepteur, qui devoit bien prendre garde de trop presser son élève. Se lever quand on étoit las d'être au lit, n'étudier qu'autant que l'on n'avoit rien de plus amusant à faire, s'habiller, dîner, dormir, se promener, voilà sa vie. Je le demande: Eût-il autant de peine à vivre en Gentil-Homme, que s'il n'avoit pas eu une si bonne éducation ?

Mais, c'en est assez, MESSIEURS, s'il est criminel de perdre son temps, il est encore moins permis d'abuser de celui des autres. Plus flaté de l'idée de vous être moins incommode, que de celle de paraître plus éloquent, je vous sacrifie de bon cœur une péroraison bien cadencée, soumettant à vos lumières supérieures ces idées superficielles sur l'économie générale, ou l'arithmétique du bonheur; je souhaite d'avoir mérité l'honneur que j'ai eu d'entretenir un moment cette brillante assemblée.



P E N S E ' E S *diverses*, *tirées de M.*
M A S S I L L O N .

LES Hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls ; leurs vices ou leurs vertus sont obscures come leur destinée. Les Grands au contraire ne semblent nés que pour les autres. Le même rang qui les done en spectacle les propose pour modèles : Leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques. La foule n'a point d'autre Loi que les exemples de ceux qui comandent ; leur vie se reproduit , pour ainsi dire dans le public , & si leurs vices trouvent des Censeurs , c'est d'ordinaire parmi ceux qui les imitent.

Plus l'élevation semble nous doner de licence , plus elle en ôte par les bienséances.

Le monde toûjours inexplicable a de tout tems ataché également de la honte & aux vices & à la vertu ; il done du ridicule à l'homme juste ; il perce de mille traits l'Homme dissolu ; les passions & les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions & à ses censures , & par une bizarerie que ses caprices seuls peuvent justifier , il a trouvé le secret de rendre en même tems & le vice méprisable & la vertu ridicule.

La Piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle ; les Justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu , & qui est l'écueil de tant d'ames foibles ; on craint Dieu , sans craindre les Hommes ; si le vice n'y perd rien , le scandale du moins diminue. Il ne faut pas vouloir gouverner un Peuple corrompu par les mêmes Loix qui conviennent à un bon Peuple.

SIRE ! disoit le Père MASSILLON , à LOUIS XV. Jeune encore, regardés toujours la guerre , come le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un Empire : Cherchés à désarmer vos Enemis , plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos Peuples , & non pour le malheur de vos Voisins. L'Empire sur lequel le Ciel vous a établi est assés vaste ; soies plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites ; mettés plutôt vôtre gloire à réparer les malheurs des Guerres passées , qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendés vôtre règne immortel par la félicité de vos Peuples , plutôt que par le nombre de vos conquêtes. Ne mesurés pas sur vôtre puissance la justice de vos entreprises , & n'oubliez jamais que dans les guerres les plus justes , les victoires traient toujours après elles autant de calamités pour un Etat que les plus sanglantes défaites.

Si un amour outré de la gloire enivre les Princes , tout leur souffle la désolation & la guerre : Que de Peuples sacrifiés à l'Idole de leur orgueil ! Que de sang répandu , qui crie vengeance contre leur tête ! Que de calamités publiques dont ils sont les seuls Auteurs ! Que de voix plaintives s'élèvent au Ciel contre des Homes , nés pour le malheur des autres Homes ! Que de crimes naissent d'un seul crime ! Leurs larmes pourroient elles jamais laver les Campagnes teintes du sang de tant d'Inocens ? Et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère de Dieu , tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles & de malheurs sur la Terre ?

L'amour de la Gloire devient souvent une vanité insensée , qui voudroit voir l'univers entier à ses pieds. Le Guerrier cherche à combattre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre ; loin de dompter ses ennemis, il s'en fait de nouveaux , & arme contre lui ses voisins & ses alliés.

Quelque insensé chantera peut être les victoires d'un Conquérant , mais les Provinces , les Villes , les Campagnes en pleureront ; on lui dressera des monumens superbes pour immortaliser ses conquêtes , mais les cendres encore fumantes de tant de Villes , autrefois florissantes , mais la désolation de tant de Campagnes , dépouillées de leur ancienne

beauté, mais les ruines de tant de murs, sous lesquels les Citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monumens lugubres, qui immortaliseront sa vanité & sa folie. Il aura passé come un torrent pour ravager la terre, & non come un fleuve majestueux pour y porter la joie & l'abondance; son nom sera écrit dans les Annales de la Postérité parmi les Conquérans, mais il ne le sera pas parmi les bons Rois, & l'on ne rappellera l'histoire de son règne, que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a fait aux Hommes.

Vous succédés, disoit MASSILLON, au jeune Roi de France, aujourd'hui régnant, à une Monarchie florissante, il est vrai; mais que les pertes passées ont acablée; le zèle de vos Sujets est inépuisable, mais ne mesurés pas là dessus les droits que vous avés sur eux; leurs forces ne répondront de longtems à leur zèle; les nécessités de l'Etat les ont épuisées; laissés les respirer de leur acablement, vous augmentérés vos ressources en augmentant leur tendresse. Evités sur tout la persécution, qui déchire les États, & qui est si contraire à la Raison & à l'Évangile.

La plupart des Princes ignorent seuls, dans leur Etat, ce qu'eux seuls devroient connoître; ils envoient des Ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans

les Cours étrangères les plus éloignées, & personne n'ose leur apprendre ce qui se passe dans leur Roiaume ; les discours flatteurs assiègent leur Trône, s'emparent de toutes les avenues & ne laissent plus d'accès à la vérité ; on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages ; on lui diminue les misères publiques. Il ne voit plus rien tel qu'il est ; tout lui paroît tel qu'il le souhaite.

Pourquoi desirer les titres, la grandeur & la puissance ? Une vie tranquile & même obscure n'est elle pas préférable à un faux éclat, à une vie toujours agitée, toujours inquiète, environée d'écueils & de précipices. Les Grands sont exposés aux plus affreuses tempêtes ; ils sont emportés malgré eux, par un tourbillon qui anonce & cause leur chute. Cultiver les Beaux-Arts dans le sein des Muses ; cueillir paisiblement ses fleurs & ses fruits ; ne craindre ni la rapacité & la fureur du Soldat, ni les funestes complots de l'ambition, n'est-ce pas un état plus heureux, que de se voir les jouets & les victimes de ses Enemis, & d'être renversé par de fatales Révolutions,

Aujourd'hui sur le Trône, & demain dans la boîte.

CORNEILLE.

Rien ne contribue plus à soutenir & à faire prospérer les Etats, que l'amour du travail,

l'émulation pour une industrie louable ; le zèle pour la vertu , inspiré par une bonne éducation ; de bones Loix , bien observées ; l'exemple de ceux qui gouvernent ; la pratique de la Justice , & sur tout de la Religion , qui fait la félicité des Particuliers , & le bonheur des Empires & des Républiques. La paresse , au contraire , l'ignorance , le mépris des bones Loix , la négligence à observer ses devoirs , & à pratiquer la vertu , l'ambition , ou l'indolence de ceux qui gouvernent , la licence , & les vices de ceux qui sont gouvernés , mais principalement l'oubli de la vraie Religion ; voilà les causes ordinaires de la corruption , de la décadence , de la chute des États.





S U I T E

De l'HISTOIRE de Melle *** écrite par elle
: même à une Amie.

IL me seroit difficile de représenter ma chère JULIE, quel fut l'effet que produisit sur ma Tante la double nouvelle du dérangement de la fortune de son Epoux & des générosités de mon Père. Je n'en ai pas été témoin, & tout ce que je puis dire, c'est que dès ce jour, je cru m'apercevoir, chaque fois que j'allois chez mon Oncle, que toute cette famille jouissoit d'une douce tranquillité, & que leurs ames étoient dans la situation la plus heureuse. Quand à la mienne, elle se trouva d'abord après cette conversation, dans une agitation extraordinaire. L'idée flatteuse de passer mes jours avec un Parent, pour lequel j'avois des sentimens bien plus vifs, que je ne l'avois crû jusques alors, m'occupoit entièrement; j'y rêvois les jours & les nuits, mais cette idée étoit toujours accompagnée d'une émotion, que je ne savois à quoi attribuer. Hélas! c'étoit sans doute un pressentiment des malheurs, que j'étois à la veille d'éprouver!

Nous nous crumes autorisés , mon Cousin & moi , par ce que nous ayions entendu , à nous entretenir avec une entière liberté des vues de nos Parens : Nos cœurs y trouvoient trop de plaisirs pour ne pas multiplier autant que nous le pouvions les occasions de nous voir & de parler d'un amour , dont nous envisagions l'augmentation journalière , comme un gage certain de nôtre bonheur. Je me félicitois sur tout de pouvoir offrir à ce cher Amant une fortune digne de lui ; mais c'étoit l'article auquel il paroissoit le moins sensible : Hélas ! disoit-il quelquefois , je ne fais par quelles raisons cette fortune brillante que vous possédez , loin de me réjouir , m'alarme malgré moi ; elle va vous attirer sans doute de la part de nombre d'Adorateurs des hommages , qui ne sont dus qu'à vos vertus. Que deviendrois-je , si un heureux Rival... Je l'interrompois pour me plaindre de ses défiances , que je regardois comme injurieuses ; il m'en demandoit pardon , en rejetant sa faute sur l'excès de son amour ; mais ajoutoit-il quelquefois , si je ne dois rien craindre de vôtre inconstance , n'ai je rien à appréhender de l'ambition de vôtre Mère & de son pouvoir absolu sur l'esprit de mon Oncle ? Elle ignore encore ses vûes ; peut être y mettra-t-elle obstacle. Je tâchois de le rassurer par les assurances les plus positives de ne consentir

jamais a aucune autre union , & nos protestations réciproques terminoient toujours chacun de nos entretiens.

Une année s'écoula sans que rien pût diminuer nos espérances ; tout au contraire paroissoit les fortifier & nous croions aprocher du terme de notre bonheur , lorsqu'une cruelle maladie ataquâ subitement mon Père & le coucha au tombeau au bout de neuf jours.

Je sentis vivement cette perte & je pleurai sincèrement un Père, qui méritoit toute ma tendresse. Ma Mère en parut aussi très affligée , & pendant un assez long-tems sa douleur sembloit l'ocuper uniquement ; mais peu à peu elle chercha à se distraire par la compagnie , & tout ce qu'il y avoit de plus brillant dans la Ville se rassembloit régulièrement chez nous.

La mort de mon Père ayant mis plusieurs personnes dans le cas de prendre connoissance de l'état de ses Affaires , le bruit des richesses qu'il possédoit ne tarda pas à se répandre. Ma Mère éblouie de sa fortune , pensa dès lors à me faire faire une Alliance illustre , & se plût elle même à étaler ses grands biens , pour m'attirer plus d'Adorateurs & avoir plus de choix. Son espérance à cet égard ne fut pas trompée , & je fis des conquêtes , ou plutôt ma fortune m'attira des amans , bien propres à flater ma

vanité, si j'eusse été capable de m'occuper de quelqu'autre que de mon cher Cousin.

Depuis près de huit mois il étoit en voiage, & j'étois privée de la douce satisfaction de le voir. Son absence devoit durer deux ans. Pour nous en dédomager l'un & l'autre, nous nous écrivions régulièrement. Un Comis de sa Maison étoit chargé de me remettre ses Lettres & de lui faire parvenir mes réponses. Un jour que je lisois attentivement une Lettre de cet Amant chéri, ma Mère entra dans ma chambre & me surprit dans cette lecture. Elle m'ordonna d'un ton absolu de lui faire voir ce que je lisois & il falut obéir. Je l'observai pendant sa lecture; elle changea à diverses fois de couleur & lorsqu'elle eut fini, elle se leva précipitamment & sortit sans dire un mot. Quelques heures après, on m'apporta à diner dans ma chambre, & le Domestique me dit que ma Mère ayant été obligée de sortir ne dinoit pas à la Maison, mais qu'elle me prioit de l'attendre dans ma chambre, où elle souhaitoit me trouver à son retour. Elle vint effectivement vers les trois heures après midi. J'allai au devant d'elle, en tremblant; mais sans me dire un mot de ce qui s'étoit passé, elle appelle ma femme de chambre, la remercie d'un ton fort tranquille des services qu'elle m'a rendu, la paie & la congédie sur
le

le champ. Après quoi, m'adressant la parole, je veux, dit-elle, aller à la Campagne, le carosse est prêt, suivés moi. Je n'eüs pas la force de répondre un seul mot. Nous montons en carosse, & pendant une heure de chemin nous n'ouvrimes pas la bouche, ni l'une, ni l'autre. Etant arrivés dans ce morne silence, je vis en descendant de voiture, une femme d'assés mauvaise façon, à qui ma Mére dit de me conduire dans mon appartement & de ne pas me quitter le reste du jour. J'étois dans une inquiétude inexprimable; je craignois come la mort, le dénouement de cette scène & je m'impatientois cependant de savoir à quoi elle aboutiroit.

A l'heure du souper, deux Laquais, qui m'étoient absolument inconnus, vinrent arranger dans ma chambre une table à deux couverts; ma Mére entra un instant après, s'assit, m'ordona de prendre place & fit servir. Elle feignit de ne pas s'apercevoir que je ne mangeois point; elle soupa come à son ordinaire, & renvoia les Domestiques le plutôt qu'elle le püt.

Lorsque nous fumes seules, elle me parla en ces termes: „ J'aurois, ma Fille, juste sujet de me plaindre de vôtre peu de confiance en moi. Il a falu que le hazard m'ait découvert une inclination à laquelle vous

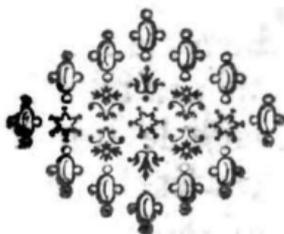
» n'auriés jamais dû vous livrer fans mon
 » consentement & moins encore me tenir ca-
 » chée. Mais je ne veux point vous faire
 » ici des reproches inutiles. Songés à réparer
 » vôtre faute & j'oublie le passé. Je m'occupe
 » très sérieusement de vôtre bonheur &
 » bientôt je vous donnerai des preuves de ma
 » tendresse. Peut-être conoitrés vous que je
 » suis plus digne de tous les sentimens que
 » vous me devés, par ceux que j'ai pour
 » vous, que par ma qualité de Mère qui de-
 » vroit me les assurer.

Je t'avoüe, ma chère JULIE, que je fus
 étoncé d'entendre ma Mère me parler avec
 autant de douceur & de bonté. Je me jettai à
 ses genoux, je lui demandai pardon en les
 embrassant & lui fis un récit fidèle de la con-
 versation de mon Père & de mon Oncle, qui
 avoit autorisé mon amour. Elle m'écouta
 avec attention & pour mettre le comble à ma
 satisfaction, elle me dit, qu'elle aimoit mon
 Cousin; que puis que mon Père avoit été
 dans cette idée, elle respectoit sa volonté, &
 que ce ne seroit point elle, qui y mettroit
 obstacle. Elle me demanda ensuite, par
 quelle voie nous avions entretenu nôtre cor-
 respondance. Je ne fis aucune difficulté de le
 lui dire. Elle ne désaprouva rien & me dit
 même que je pouvois continuer à lui écrire;
 mais qu'elle croioit, fans cependant l'exi-

ger, qu'il conviendrait que je lui fisse voir nos lettres respectives, qu'elle en seroit elle même la dépositaire, & qu'elle comenceroit par garder celle qu'elle avoit déjà en mains.

Peux-tu t'imaginer, ma chère JULIE, toute la joie que je ressentis après cette conversation. Je ne fermais pas l'œil de toute la nuit, mais ce fut pour moi une nuit délicieuse. Je m'occupai de ma félicité future, & je ne croiois guères qu'en cherchant à l'assurer, j'allois moi même travailler à la détruire.

(*La suite le Mois prochain.*)





LINDOR ET DELIE

C O N T E.

CERTAIN Enchanteur, & certaine Fée s'aimoient depuis si longtems, qu'ils començoient à se haïr. Tous deux cependant, vouloient paroître s'aimer encore, parce que tous deux se craignoient. Leur pouvoir étoit à peu près le même. Leur caractère entièrement oposé. C'est ce qui avoit fait surnommer l'une, la Fée COLERE, & l'autre l'Enchanteur PACIFIQUE. L'une étoit extrême en tout, aimoit & haïssoit avec emportement; protégéoit & persécutoit avec la même ardeur; faisoit le bien, faisoit le mal, s'en repentoit tour à tour; en un mot, la meilleure & la plus mauvaise de toutes les Femmes. L'autre, à toutes les bones qualités de la première, ne joignoit qu'un petit nombre de ses défauts. Il avoit le pouvoir de nuire, & n'en usoit que modérément, vertu dès lors aussi rare que celle d'obliger: C'étoit, pour mieux dire, un de ces homes, qui font le bien par penchant, & se permettent le mal quand on ose les pousser à bout.

Il se l'étoit permis dans une quèrelle que

lui, & la Fée COLERE, eurent à soutenir contre la Fée DOCILE & l'Enchanteur BROUILLON, autre couple aussi mal assorti que le premier. BROUILLON & DOCILE avoient succombé; ils subissoient la métamorphose la plus bizarre, mais elle devoit finir un jour, & celle de COLERE & de PACIFIQUE, lui succéder. Ceux-ci trouvoient dans ce commun péril, une raison de plus pour rester unis &, peut-être une de moins pour rester Amans.

Ils se promenoient un jour tête-à-tête, & s'ennuioient sans oser se le dire; aussi ne disoient ils presque rien. Ils en entendirent mieux la conversation d'un jeune homme & d'une jeune Fille, qui ne paroissoient disposés ni à s'ennuyer, ni à se taire. L'amour & la sincérité présidoient à leur entretien; ils parloient de leur tendresse, de leur bonheur, & en parloient si éloquemment, qu'ils rendirent jaloux ceux qui les écoutoient. Voilà ce que nous nous sommes dit plus d'une fois, disoit froidement l'Enchanteur à la Fée. Il y a longtems ! reprenoit-elle sur le même ton. En disant cela, elle fixoit le jeune homme, qui lui parut en valoir bien la peine, ce qui étoit vrai. De son côté, l'Enchanteur examinoit DELIE, c'est le nom de la jeune personne, DELIE que la nature avoit créée charmante, & que l'Amour embélessoit encore.

Qu'ils sont heureux ! disoient, chacun à part, les deux témoins de leur félicité. Déjà même, & toûjours chacun à part, ils songeoient à y mettre obstacle. Ce fut la Fée qui s'expliqua la première ; mais, toutefois, sans trop s'expliquer. Avouez, dit-elle à l'Enchanteur, que ce spectacle vous amuse ? Il dépend de vous de n'en être pas sitôt privé. Obligeons ces jeunes gens à rester avec nous jusqu'à ce qu'ils nous ennuient. Ce conseil fut avidement reçu. On se concerta, on a recours au pouvoir des Enchantemens & de la Féerie. Il en falloit moins pour éloigner de leur route ordinaire deux amans occupés uniquement l'un de l'autre. Tous deux croioient regagner leur demeure, & tous deux se trouvent dans un Palais magnifique, environé de vastes & superbes jardins. Leur surprise fut grande, leur crainte encore plus, parce qu'ils craignoient d'être séparés : Mais auparavant, on vouloit jouir de leur embarras. Où sommes nous ? disoit DELIE à LINDOR, comment avons nous pu nous égarer ainsi ? Je l'ignore, reprenoit il ; en marchant je ne vois que DELIE ; & tant qu'il me sera permis de la voir, je n'apercevrai qu'elle.

L'Enchanteur & la Fée écoutoient cette conversation sans se laisser voir. Ils jugèrent à propos de paroître, & redoublèrent l'étonnement du jeune couple. Qui êtes vous ? de

manda la Fée à LINDOR. LINDOR lui répondit : Je suis l'Amant de DELIE.... Quelle est vôtre fortune ? . . . l'Amour de DELIE... Mais , enfin , quelles seroient vos vues , vôtre ambition ? . . . d'être toujours aimé de DELIE. L'Enchanteur faisoit à peu près les mêmes questions à DELIE , qui lui faisoit à peu près les mêmes réponses.

Il étoit nuit : Les deux Amans furent séparés , sans presque avoir eû le loisir de s'en apercevoir. On conduisit DELIE dans un appartement qui , dans certains siècles & certaines contrées , eût pû faire oublier plus d'un LINDOR : Mais LINDOR étoit toujours présent à sa chère DELIE ; elle ne voioit rien de ce qui l'environtoit , ou plutôt elle ne voioit rien que d'étranger. Où est LINDOR ? s'écrioit-elle ; que fait-il ? que pense-t il ? C'étoit aux murs qu'elle faisoit ces questions : Et tout à coup il sembla que les murs lui répondissent. Elle entendit chanter ces vers :

Ne craignez rien pour vôtre Amant ,
 Ne redoutez rien pour vous même :
 DELIE , un autre Amant vous aime ,
 Et vous aimera constamment.
 Il peut tout , par son art suprême ,
 Et n'a pû taire son tourment.
 Mais malgré cet amour extrême ,

Ne craignez rien pour vôtre Amant,
Ne redoutez rien pour vous même.

DELIE, toute simple qu'elle étoit, n'en crut ni la musique, ni les paroles. Elle devina qu'un rival ne pouvoit être qu'un rival; c'est à dire un ennemi. Elle trembloit pour LINDOR, qui ne trembloit que pour elle. Tous deux, cependant, étoient également bien traités. Leurs vœux étoient prévenus sur tous les points, excepté celui qui les touchoit uniquement, le charme de se parler & de se voir. L'Enchanteur voulut juger de l'effet que sa Musique avoit produit sur sa jeune Captive. Il suivit, en cela, l'exemple de la FE'E, qu'il croioit être chez LINDOR, & jamais Amant ne ressentit autant de joie d'être trompé, n'en eût autant à prendre sa revanche. Il employa toute son éloquence à rassurer DELIE, & ne la rassura point. Ce fut, cependant, la seule chose qu'il entreprit pour cette fois. La FE'E osa d'avantage; ce qui veut dire seulement qu'elle entra dans de plus grands détails. Elle flata LINDOR de l'avenir le plus heureux. Ne craignez rien, & espérez tout, lui disoit elle. Ce peu de mots vouloit dire bien des choses; mais il est permis à une FE'E de tout dire. De son côté, LINDOR ne l'entretint que de DELIE. Elle seule pouvoit lui faire sentir ce bonheur dont

la FÉE lui parloit... Elle seule, reprit cette dernière avec dépit ! Oui, Madame, affirmoit le jeune home avec transport ; j'en ose ni ne veux croire qu'aucune autre puisse la remplacer. „ Que vous importe, pourvû qu'elle „ soit bien remplacée?... Ah, Madame ! „ reprit naïvement LINDOR, DELIE peut- „ elle jamais l'être ?

Cette réponse acheva d'irriter la Fée. Elle quita LINDOR, à qui cette entrevue donna matière à rêver. Il frémit du danger où se trouvoit sa Maitresse. Il avoit raison. Quand pour se venger une rivale n'a qu'à vouloir, il est presque sûr qu'elle le voudra. Cependant la Fée ne le vouloit pas encore. Elle espéroit séduire, ou éblouir aisément un jeune home sans expérience. Elle ne doutoit pas que l'Enchanteur n'eût les mêmes vues sur DELIE, & ne pût avoir le même succès dans ses vues. C'est de quoi la Fée vouloit s'éclaircir avec lui, sans se laisser pénétrer elle-même ; car leur puissance n'alloit point jusqu'à se deviner réciproquement : Faculté qui pourroit devenir dangereuse entre deux Amans de vieille date. †

Que ferons-nous de ces enfans, demanda le jour suivant la Fée à l'Enchanteur ? Ce qu'il vous plaira, répondit ce dernier ; je crois qu'on ne peut rien faire de plus agréable pour eux que de les réunir. J'aurois voulu, dit

COLERE, jouir un peu plus longtems de leur embarras. Nous y reviendrons, reprit PACIFIQUE, jouissons, quant à présent, de leur satisfaction. Lui même vouloit jouir de l'embarras de la Fée, & procurer à DELIE, qu'il espéroit gagner, ce moment de joie. Qui pourroit peindre les naïfs transports de ces Amans? L'Enchanteur & la Fée les observoient en silence, & s'observoient, en même tems, l'un l'autre. Mais ce silence ne fut pas longtems gardé; la Fée le rompit la première, tant la joie de LINDOR lui causoit d'impatience. Pour l'Enchanteur, il souffroit & se taisoit. Avouez, lui dit COLERE, que ce couple est bien peu circonspect? Il n'en est que plus heureux, répondit PACIFIQUE... A peine s'aperçoivent-ils que nous les examinons... C'est qu'ils ont quelque chose de mieux à voir... Quelle activité ce LINDOR met dans ses discours; ses protestations ne finissent pas! Il est dans l'âge où l'on croit pouvoir tout promettre, & tout éfectuer... En vérité, c'est porter trop loin l'indulgence. Quoi! souffrir qu'il baise trente fois la main à la DELIE?... C'est beaucoup, je l'avoue, mais... Mais ne la voiez-vous pas lui présenter l'autre?... Vous avez raison, reprit PACIFIQUE un peu ému: Se priver ainsi de ses deux mains, c'est trop... Cependant... Cependant, les voilà qui s'éloignent

pour s'approcher de ce bosquet... Arrêtez , arrêtez ! leur cria l'Enchanteur. Le ton avec lequel il prononça ces mots fit juger à la Fée qu'il ne prenoit pas moins d'intérêt qu'elle même aux actions du jeune couple. Elle suivit son exemple , elle dissimula. Ils s'approchèrent de LINDOR & de DELIE , qui les évitoient. Ce fut encore la Fée qui parla la première , & ce fut à DELIE qu'elle affecta de parler. On doit , lui dit-elle , vous avoir enseigné à fuir certaines occasions. Quelles occasions ? demanda naïvement DELIE. . . . Celles qui pourroient conduire à certaines libertés. Qu'apelle-t-on des libertés ? demanda encore DELIE.... Celles , par exemple , que vous venez de permettre.... Quoi ? ce n'est que cela !... Que vous faudroit-il donc de plus ?... Je n'en fais rien. Tant mieux ! dit en lui même l'Enchanteur. Mais un peu moins de sévérité , dit-il tout bas à la Fée. Ne craignez rien , répondit-elle en souriant. Alors , continuant à questionner DELIE , elle ajouta : Quel est votre Père ? C'est ce que j'ignore , répondit DELIE... Quelle est votre Mère ? Je l'ignore également.... Quelle main vous a donc élevée ? . . . Je ne puis le savoir , je ne l'ai jamais vüe .. Enfin , quel objet a le premier frappé vos regards ? . . . LINDOR. L'Enchan-

teur fit la même question à LINDOR , & il répondit , DELIE.

Ciel ! s'écrièrent alors & l'Echanteur & la Fée... Mais ils se remirent de ce trouble , & continuèrent à questionner LINDOR. „ J'ignore, leur dit-il , qui je suis , & de qui je suis né. Une tour que j'habitois seul fut longtemps mon unique demeure ; un être que je ne vois pas , mais que j'entendois , pourvut à tous mes besoins. Il m'apprit à parler, sans m'apprendre , si jamais je pourrois parler à quelqu'un , ni s'il existoit quelqu'un de mes semblables. Je passai ainsi mes premières années , sans bien savoir ce que c'étoit que des années. J'en avois douze & rien ne m'avoit encore ennuié , rien n'avoit paru me manquer. J'en eus à peine quinze , que tout m'ennuia & que je crus que tout me manquoit. Je me sentois privé de ce qui pouvoit seul faire mon bonheur , sans bien savoir en quoi ce bonheur consistoit , ni ce qui pouvoit y contribuer. „ Quelles étoient alors vos idées demanda la Fée avec un ton d'intérêt ? Madame , reprit LINDOR , embarrassé de la question , je n'en avois que de très confuses ; mais elles se développèrent dès la première fois que j'aperçus DELIE.... Reprenez le fil de votre récit , interrompit vivement la Fée. LINDOR obéit. „ Chaque jour , poursuivit-il , ma prison me,

„ devenoit plus insupportable. J'ignorois ,
 „ cependant, qu'il y eût d'autres lieux habi-
 „ tés. Vint enfin le moment où je ne l'i-
 „ gnorai plus. Je sens tout à coup, ma tour
 „ s'ébranler, je vois sa voute se fendre, tout
 „ s'écroule, je tombe moi même avec les dé-
 „ bris, mais sans éprouver d'autre accident ;
 „ & je me trouve enfin dégagé de ma pri-
 „ son par sa chute. Le jour, que je n'avois ja-
 „ mais vû, m'éblouit d'abord : J'avois peine
 „ à distinguer les objets. Mais quel objet
 „ frapa mes premiers regards ? Une jeune
 „ Beauté prête à périr, forcée de s'attacher à
 „ un mur que je vois prêt à l'écraser. Une
 „ Beauté... Ah ! Madame, c'étoit DELIE !

Cette exclamation ne plaisoit point à la
 Fée, que ce récit affectoit d'ailleurs singulière-
 ment, & il en étoit de même de l'Enchanteur.
 LINDOR poursuivit ainsi : „ Voir DELIE,
 „ l'admirer, la plaindre, voler à son secours,
 „ fut pour moi l'ouvrage d'un instant. Je
 „ l'attache au péril qui la menaçoit, je l'em-
 „ porte dans mes bras... Ah, Madame, quel
 „ délicieux instant pour moi ! Quel facheux
 „ récit, disoit COLERE en elle même „ Quand
 „ j'eus contemplé DELIE à mon aise, ajouta
 „ LINDOR, je regardai autour de moi & ne
 „ vis plus que des ruines. A l'instant même
 „ un jeune home d'une figure intéressante
 „ nous apparut. Ne craignez rien, nous dit-il,

„ je suis le Génie BIENFAISANT, le même qui
 „ vient de briser vos fers. Les périls qui
 „ vous menaçoient jusqu'à ce moment, fu-
 „ rent les causes de vôtre captivité. Soiez li-
 „ bres, désormais, & aimez vous autant que
 „ se haïssent ceux à qui vous devez le jour.
 „ Quoi? Le devons nous aux mêmes perso-
 „ nes, lui demandai-je avec inquiétude.
 „ Non, répondit BIENFAISANT. Mais le
 „ Conseil des Génies obligea la Fée, Mère de
 „ DELIE, d'épouser l'Enchanteur, Père de
 „ LINDOR. On espéroit par là mettre fin à
 „ leurs disputes: Rien ne prouve mieux que
 „ les plus sages Arbitres peuvent se tromper.
 „ Quoiqu'il en soit, ce couple subit depuis
 „ quelque tems une destinée des plus bisarres,
 „ & c'est à vous seuls qu'est réservé l'avanta-
 „ ge d'y mettre fin... Ah! que faut-il faire?
 „ demandames nous avec empressement.
 „ L'heure favorable n'est pas encore venue,
 „ reprit le Génie, mais elle viendra.... Je
 „ saurai bien l'empêcher, dit la Fée à demi
 „ voix. Alors elle fit signe à l'Enchanteur; &
 „ voilà DELIE & LINDOR encore une fois sépa-
 „ rés.

„ Nous sommes bien sots, malgré toute nôtre
 „ science magique, dit l'Enchanteur à la Fée;
 „ sans le hazard qui nous rend maitres de ces
 „ deux jeunes gens, peut-être allions nous
 „ bientôt subir le sort de **D O C I L E** & de

BROUILLON, nos énemis & nos victimes. Tout nous anonce que **DELIE** & **LINDOR** font leurs enfans; ils ont échapé aux périls qui les menaçoient, & leur réunion nous en prépare d'inévitables. Hé bien, dit la Fée, il faut les empêcher de se réunir, de se voir, & surtout, de s'aimer; car l'Amour est trop ingénieux, trop fertile en expédiens. Le plus sûr seroit qu'ils pussent aimer quelqu'autre, ajouta **PACIFIQUE**. Essayons le plus sûr, dit la Fée. Essayons, reprit très volontiers l'Enchanteur.

Ils jugèrent bientôt que cet essai iroit mal s'ils n'usent d'artifices. Un tel expédient devoit leur plaire, & plait souvent à tels & telles, qui ne sont ni Enchanteurs, ni Fées. Voilà ce couple jaloux qui délibère. Après quelques incertitudes, dont les conseils les mieux composés ne sont pas toujours éxemts, on se détermine, on a recours aux prestiges; la Fée emprunte la figure de **DELIE**, l'Enchanteur celle de **LINDOR**: Mais il leur manquoit tout ce que l'art de la magie ne pouvoit leur doner, j'entens cette vertu sympathique par laquelle **DELIE** & **LINDOR** étoient sans cesse attirés l'un vers l'autre. Le Génie **BIENFAISANT** les en avoit doués sans les prévenir, & sans qu'ils s'en fussent aperçus, tant leurs cœurs s'y prêtoient volon-

tiers : Dès-lors , fans cet Agent fecret , toute reffemblance avec eux devenoit infructueufe.

On fe figure aifément la triffefte où DELIE & LINDOR étoient plongés ; ils ne trouvoient pas moins de bifarrerie que d'injuftice dans la conduite de leurs tirans ; ils n'efpéroient jamais fe revoir. Quel état pour deux cœurs qui s'aiment , & qui croient devoir s'aimer toujours ! Déjà une nuit s'étoit écoulée , déjà même le jour qui lui avoit fuccédé étoit fur fon déclin , & DELIE pleuroit encore. Elle fe refufoit au repos , & dédaignoit les alimens que l'Enchanteur lui faifoit offrir. C'eft pour vivre , difoit-elle , qu'on fe nourrit , & je ne dois plus vivre , puisqu'il faut renoncer à LINDOR.

A l'inftant même elle croit entendre cet Amant lui crier : Vivez pour LINDOR qui vous aime & qui vous eft rendu ! Une porte s'ouvre & DELIE croit le voir en éfet. Elle pousse un cri de joie , veut voler à fa rencontre : Mais un pouvoir inconnu l'arrête. Au cri de joie fuccède un cri de douleur & de fuprife. Deux fois DELIE veut tendre les bras à celui qu'elle croit être LINDOR , & deux fois cette puiffance intérieure s'y opofe. Egarée , hors d'elle-même , ne pouvant plus réfifter à l'antipathie qui l'étone & la maitrife , elle veut fuir , elle ne voit qu'avec une horreur
mélée

mêlée de désespoir „le prétendu LINDOR à ses pieds.

Celui-ci jugea dès lors que son stratagème n'auroit pas le succès qu'il s'en étoit promis. On peut tromper les yeux ; mais en amour, le cœur s'abuse moins facilement. Il ne perdit cependant pas toute espérance. Quoi ! disoit-il à DELIE , quoi c'est vous qui me fuïez ? c'est à DELIE que LINDOR paroît odieux ? En même tems il vouloit prendre cette main que DELIE ofroit la veille de si bone grace au véritable LINDOR , & DELIE la retiroit en frémissant. Nouveaux motifs de regret pour elle-même. Ses soupirs & ses sanglots la suffoquoient. Ah ! LINDOR , s'écria-t-elle enfin, ah cher LINDOR ! plaignez-moi. . que je vais être malheureuse... LINDOR.... je ne vous aime plus !

Ciel ! s'écria l'Enchanteur , en prenant encore une fois cette main que DELIE retira de nouveau , & toujours en pleurant ; Ciel ! c'en est donc fait ? Eh que deviendra le malheureux LINDOR , si vous l'abandonnez ? Eh ! que deviendrai-je moi même si LINDOR m'abandonne ? reprenoit l'affligée DELIE ; son nom seul me pénètre l'ame. Cependant, il est trop vrai que vôtre présence me glace... Ah LINDOR ! cher LINDOR ! est-il possible que je ne puisse plus vous aimer ? En achevant ces

mots, DELIE pleuroit de plus en plus, & en même tems, faisoit de plus grands efforts pour s'éloigner.

L'Enchanteur avoit la science, mais non la méchanceté de ses semblables. Il étoit patient ; vertu bien rare dans quiconque peut se dispenser de l'avoir : Il ne voulut pas accabler plus longtems la charmante & naive DELIE. Je vais, lui dit-il, vous délivrer de ma présence qui vous gêne. Peut-être un autre instant me sera-t-il plus favorable ; peut-être vous rapellerez-vous que LINDOR vous fut cher & devoit vous l'être encore. A ces mots l'Enchanteur s'éloigne en éfet. DELIE veut le suivre, & recule après avoir fait deux pas. Elle veut l'appeller, sa voix expire sur ses lèvres. Toute sa personne reste immobile, anéantie, pétrifiée.

Une scène à peu-près semblable, se passoit entre la Fée & LINDOR. Celui-ci renfermé come DELIE, étoit occupé à gémir come elle & pour elle. Tout-à-coup, il voit les portes de sa prison s'ouvrir come d'elles-mêmes. Ils s'échape & cherche des yeux quel endroit de ce Palais peut renfermer DELIE. Sans elle la liberté, la vie même, sont pour lui peu de chose. Du Palais qu'il a inutilement parcouru, il pénètre dans les Jardins. Là, il promène de nouveau ses regards, perce d'un coup d'œil les allées les plus profondes, &

n'aperçoit rien. Il jette enfin les yeux à quelques pas de lui, & voit ou croit voir, DELIE couchée sur un lit de gazon, DELIE se livrant à un sommeil paisible. Ciel ! c'est elle, s'écria LINDOR ! Ciel ! mon cœur ne la devine-t-il plus ? n'auroit-il pas dû me conduire d'abord à ses pieds ? pourquoi même n'y suis-je pas encore ? crains-je de troubler son sommeil ? l'Amour & la joie excusent tout : Qu'ils soient mes seuls guides... Mais quelle est cette tiédeur que j'éprouve ? où sont ces transports que DELIE fût toujours m'inspirer ? N'est ce plus elle ? Ne suis-je plus moi même ? ce sont la ses traits, ses charmes, quelle autre pourroit les réunir ? Je l'entens qui rêve, & c'est mon nom qu'elle répète. Elle m'appelle, & je n'ose voler dans ses bras... Que dis-je, loin d'y voler, je suis prêt à la fuir !

Tels étoient les combats qu'éprouvoit LINDOR. Ils ennuièrent la Fée, qui, comme on le présume bien, ne dormoit pas. Elle paroit s'éveiller, fixe LINDOR & s'avance, avec précipitation, vers lui. Quelle fut sa surprise de voir qu'à mesure qu'elle faisoit un pas en avant, LINDOR en faisoit un en arrière ! Lui-même n'en étoit pas moins surpris que celle qu'il fuioit. Cher LINDOR, disoit-elle, nos maux sont finis ; l'Enchanteur & la Fée consentent à notre bonheur, ils n'y

mettront plus d'obstacles. Nous pouvons nous aimer, nous le dire ; nous sommes libres & maîtres dans ces lieux. Ainsi parloit la Fée, en s'avancant, & LINDOR reculoit toujours.

Elle s'arrêta & LINDOR en fit autant. Ah! DELIE, s'écria-t-il, où sommes nous ? quel affreux changement ! se peut-il que j'éprouve pour vous, presque la même indifférence, la même aversion que pour la Fée ? . . . L'insolent ! disoit cette dernière en elle-même . . . Oui, poursuivait-il, un ascendant invincible m'éloigne de vous ; mais sans doute il n'est point naturel ; c'est l'effet de l'art de nos persécuteurs. Ah DELIE ! quels lieux sommes-nous venus habiter ? Quels lieux ! où l'on change ainsi, où l'on peut changer pour DELIE. Que je hais nos Tyrans, depuis qu'ils m'ôtent le pouvoir de vous aimer !

La colère de la Fée étoit au comble. Elle avance quelques pas, & heureusement LINDOR continue à rétrograder. La Fée eût oublié le rôle de DELIE pour reprendre le sien. Mais enfin elle conserva celui qu'elle avoit d'abord pris ; moyen beaucoup plus sûr de désespérer LINDOR. Va traitre ! lui dit-elle, va porter ailleurs tes vaines excuses ; elles ne peuvent m'en imposer. L'amour est indépendant de la magie : Il la soumet lui-même à son pouvoir. Va, fuis, renonce pour jamais à

DELIE , come elle renonce pour jamais à toi. A ces mots elle s'éloigne, & LINDOR au désespoir , ne peut , cependant , ni la rapeller , ni la suivre.

L'Enchanteur & la Fée se retrouvent, & tiennent de nouveau conseil. COLERE crioit fort haut : PACIFIQUE essayoit de la calmer. N'espérons plus rien de la métamorphose , lui disoit-il , un instinct secret , plus fort que toute nôtre magie , empêche ces enfans de s'y méprendre. D'ailleurs , j'ai pitié de leur situation.... Aiez pitié de vous-même , lui repliqua la Fée toute furieuse : C'est bien à un Enchanteur à plaindre qui lui résiste ? Allez , vous êtes indigne d'ocuper un rang ! Avouez , reprenoit-il , sur le ton le plus paisible ; avouez que cette envie de dominer nous a fait faire plus d'une sottise ? Quelle petitesse de les reconoitre ! ajouta la Fée..... Mais , par exemple , cette métamorphose bisarre de DOCILE & de BROUILLON , qu'en direz-vous ? Que ce sont deux ennemis humiliés.... Mais vous savez combien ce dernier fut impérieux & emporté.... Il eut raison ; & quant à nous peu nous importe , il restera ce qu'il est.... J'avoue que je plains DOCILE , cette Fée si douce & si patiente.... Elle eut tort de l'être ; elle soutint mal ses droits ; & c'est par dérision que je l'ai métamorphosée en aigle.... Mais si cette double métamorphose

finit, la nôtre..... C'est ce qu'il faut empêcher.... Mais si DELIE & LINDOR sont éternellement destinés à y mettre fin?... C'est par cette raison qu'il faut les retenir ici; BROUILLON, dans l'état où nous l'avons mis, n'y pourra pénétrer, & peu m'importe que DOCILE y pénètre. L'Enchanteur fit encore beaucoup d'autres objections, & y joignit des raisons si sages & si modérées, qu'il mit la Fée COLERE entièrement hors d'elle-même.

Elle parut, toutefois, se calmer; c'est-à-dire, qu'elle fit un peu moins de bruit. Eh bien, disoit-elle au Magicien, usons d'un nouveau prestige. C'est peu d'avoir emprunté, vous la figure de LINDOR, & moi celle de DELIE; je veux qu'ils paroissent être nous-mêmes aux yeux l'un de l'autre. *Mais*, reprit l'Enchanteur, s'ils continuent à s'aimer sous ce nouvel extérieur? Tant mieux, dit encore la Fée, nous serions vengés, & ils seroient punis; car vous présumez bien qu'on ne les perdra point de vue. L'Enchanteur fit encore d'autres objections; mais COLERE s'emporta, & PACIFIQUE souscrivit à tout.

Pour LINDOR, il continuoit à errer en insensé, en furieux dans les jardins du Palais. Il contemploit, avec désespoir, ce lit de verdure, où il avoit cru voir DELIE, DELIE qu'il croioit avoir outragée par ses dédains. Quoi! c'est elle que je fuiois? s'écrioit-il

hors de lui-même ; c'est elle qui renonce à moi pour toujours ? J'ai pu cesser de l'aimer ? J'ai pu mériter sa haine ? Quel affreux ascendant me domine !

En prononçant ces mots , il leva les yeux au Ciel & vit un grand aigle voltiger au dessus de sa tête. Cet aigle tenoit dans ses serres un glaive qu'il laissa tomber aux pieds de LINDOR. Grace aux Dieux , dit cet Amant affligé, voici un remède à mes maux..... Arrête ! lui cria une voix qu'il ne reconut pas ; le moment de t'en servir n'est pas encore arrivé. Sois toujours courageux , mais sache l'être à propos. LINDOR eût pour cet oracle tout le respect qu'on a pour les choses qu'on n'entend point : Il se saisit du glaive , & attendit l'instant d'en pouvoir faire usage.

Mais une nouvelle épreuve atendoit & DELIE & lui-même. Le couple Magicien étoit convenu de leur fournir les moïens de se rencontrer. DELIE s'aperçut qu'elle pouvoit sortir de son appartement lorsqu'elle s'y croioit le plus étroitement resserrée. Elle parcourt de nouveau ces jardins, où d'abord elle avoit vû foucher LINDOR avec tant de plaisir , où elle espère encore le voir , & réparer ses froideurs involontaires. Il y étoit en effet. Le sympathique instinct qui les conduit les a bientôt rapprochés. Tous deux tressaillent en s'apercevant , & toutefois , ni l'un ni l'autre

ne se reconnoissent. C'est la Fée, disoit LINDOR : C'est l'Enchanteur, disoit DELIE.... Ah ! fuions, s'écrioient ils chacun à part ; & tout en disant ces mots , ils s'avançoient de plus en plus. Ils sont bientôt à portée de se parler , & toujours sans se reconnoître. L'émotion qu'ils éprouvent les étone & les afflige. Est-il bien vrai , disoit LINDOR , en lui-même , est-il bien vrai que j'aie pû fuir DELIE , & que mon penchant m'entraîne vers la Fée ? Est-ce bien elle qui me cause cette impression si vive , si tendre , si digne de DELIE , que j'outrage ? Quelle perfidie ! Quel changement ! DELIE se faisoit les mêmes reproches , y joignoit les mêmes réflexions , sentoît & pensoit come LINDOR. La situation de ces deux Amans ne pouvoit être ni plus critique , ni plus violente. L'Enchanteur & la Fée en jouissoient , sans être vus : C'étoit pour eux une sorte de triomphe , mais un de ces triomphe dont on ne peut se dispenser de rougir. Aussi l'Enchanteur se le reprochoit-il : Quant à la Fée , elle ne se reprochoit rien. Pouvoit-ce donc être un malheur pour LINDOR de croire l'aimer ? A l'égard de DELIE , e'le la trouvoit un peu plus à plaindre de croire aimer l'Enchanteur.

Le jeune couple avoit fait d'inutiles efforts pour se parler avec indifférence. LINDOR cédant à son ascendant ; il étoit aux genoux de

la prétendue Fée ; il lui parloit tendrement , & elle l'écoutoit ; il tenoit une de ses mains, quelle ne songeoit plus à retirer. C'est, cependant , ma main qu'il croit tenir , disoit la Fée à l'Enchanteur : C'est à mes genoux qu'il croit être ! D'acord , reprenoit le Magicien , mais , en même tems , c'est moi que DELIE croit voir à ses genoux ; c'est à moi que sa main s'abandonne. Cette observation ne plut point à la Fée. Elle s'avance , & LINDOR croit toujours en elle apercevoir DELIE. Il se relève avec précipitation , avec honte. L'Enchanteur avoit paru en même tems , & DELIE l'avoit également pris pour LINDOR. Quelle confusion ! quelle douleur , s'emparèrent de son ame ! Ce qui achevoit de tromper & de désoler ce jeune couple , c'est qu'aux yeux de DELIE la Fée n'avoit point changé de figure , & qu'il en étoit de même de l'Enchanteur à l'égard de LINDOR. Quoi ! disoit ce dernier avec fureur : C'est peu de tromper DELIE , il faut encore la rendre témoin de mon infidélité ? Hélas , disoit DELIE à son tour , que va penser le malheureux LINDOR ? Je l'ai fui , & il voit son rival à mes genoux , son rival que j'y souffre. Ah ! mourons..... Je n'y puis plus tenir , disoit l'Enchanteur à la Fée ; cette pauvre enfant va s'évanouir. Eh ! laissez , laissez , disoit COLERE,

elle fait bien ce qu'elle fait ; mais malheureusement nous sommes ici.

Quant à LINDOR, il étoit prêt à tourner contre lui-même le glaive que l'aigle lui avoit laissé. Tout à coup, il voit ce même aigle voltiger au dessus de lui, tenant un serpent monstrueux dans ses serres. L'Enchanteur & la Fée jettent un cri, & restent immobiles. L'aigle continue de descendre, & laisse tomber le serpent aux pieds de DELIE, que LINDOR croit toujours être la Fée. Elle veut fuir. Quoi, dit-il, une Fée craindre les serpents ? N'importe, je ne veux pas l'aimer ; mais je dois la défendre. Il dit, & fond sur le reptile, à qui d'un seul revers il fait voler la tête. Mais quelle fut sa surprise de voir ce même serpent devenir homme, & le serrer dans ses bras, en s'écriant : Ah, mon Fils ! ta générosité aura sa récompense : Reconois ton Père, reconois DELIE, que DELIE te reconoisse. Nous allons tous être vengés. En effet lorsque BROUILLON (car c'étoit lui) avoit repris sa forme, PACIFIQUE avoit perdu la sienne. Il erroit dans le jardin sous celle d'un mouton. Mais la Fée n'avoit encore subi aucune métamorphose ; elle conservoit même la figure de DELIE aux yeux de LINDOR, à qui la vraie DELIE paroissoit toujours être la Fée, tandis que lui-même n'osoit, à ses regards que les traits de l'Enchanteur.

Nouveau sujet de douleur pour ces jeunes Amans à qui les épreuves les plus tristes sembloient être réservées. La Fée COLERE y mit le comble. Elle vouloit achever de désespérer sa Rivale. Regarde cet Aigle, lui dit elle; c'est ta Mère. Elle gardera cette forme aux yeux du monde entier, & toi la mienne, & moi la tienne aux yeux de LINDOR. Quoi ? s'écria DELIE, avec frémissement, ma Mère conservera la figure d'un Aigle, moi celle de la Fée, & la Fée la mienne ?... Ah ! donnez moi ce glaive.... DELIE s'en saisit & alloit se percer. Toute la diligence de LINDOR ne put même empêcher qu'elle ne se blessât légèrement à la main. Il en tombe quelques gouttes de sang; aussitôt la Fée COLERE s'envole sous la forme d'une Chouette, & l'Aigle redevient une Femme digne par sa beauté d'être la Mère de DELIE; mais DELIE elle-même n'avoit pas encore repris ses charmes aux yeux de LINDOR : LINDOR osoit toujours les traits de l'Enchanteur aux yeux de sa maitresse.

Le pauvre enfant ! disoit la Chouette perchée sur un arbre, c'étoit pourtant moi qu'il croioit défendre; c'est dommage qu'il soit condamné à garder la figure de l'Enchanteur. De son côté le Mouton disoit : Il est bien triste pour DELIE d'avoir troqué de visage avec la Fée. C'étoit cependant une bone Femme que

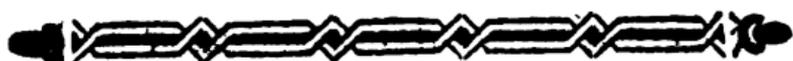
cette Fée COLERE, disoit à son tour l'Enchanteur BROUILLON. En vérité je regrette & je plains l'Enchanteur PACIFIQUE, ajoutoit en elle même, la Fée DOCILE. Quant à DELIE & à LINDOR, ils ne disoient rien, se regardoient, s'aimoient encore malgré leur figure étrangère, & sentoient qu'ils s'aimeroient beaucoup mieux sous leur figure naturelle.

Mais l'un & l'autre poussèrent un cri de joie à l'aspect du Génie BIENFAISANT. Consolez-vous, leur dit-il, je ne vous ai point perdus de vue ; & sur le champ il ajouta, en s'adressant aux Fées & aux Enchanteurs : Vous me paroissez tous quatre fort embarrassés ; avouez qu'on risque souvent de l'être quand on a tout pouvoir, excepté celui de réparer ses sottises ? C'est pour mettre fin aux vôtres, qu'aujourd'hui je descens parmi vous ; mais començons par ces jeunes gens, qui en font les victimes, sans jamais en avoir été les complices. Que DELIE, poursuivit-il, cesse de ressembler à la Fée.... Ah tant mieux ! s'écria le Mouton. Que LINDOR, ajouta BIENFAISANT, quite les traits de l'Enchanteur.... Ah tant mieux ! s'écria la Chouette. Que PACIFIQUE, poursuivit le Génie, reprenne sa forme pour ne la plus quitter..... Ah tant mieux ! s'écria LINDOR.... Que COLERE quite la figure d'une Chouette

pour reprendre à jamais la sienne.... Ah tant mieux ! s'écria DELIE. Ce n'est pas tout , reprit encore BIENFAISANT , que PACIFIQUE s'unisse avec DOCILE , & BROUILLON avec COLERE..... Ah tant mieux ! s'écrièrent , en même tems , & COLERE , & BROUILLON , & DOCILE , & PACIFIQUE.

On voulut remercier le Génie ; il avoit déjà disparu. Les deux couples Magiciens se promirent bien de mettre ses conseils à profit. Ils s'étoient fait réciproquement assez de mal , pour bannir d'entr'eux toute rancune : Mais les seuls vraiment heureux , furent DELIE & LINDOR : Ils n'avoient jamais opprimé personne ; ils s'aimoient.





PORTRAIT DE DEUX DAMES DE B**.

JE suis trop téméraire d'entreprendre de faire le Portrait de deux aimables Dames ; mon Esprit borné me refuse des éloges dignes d'elles : Je ne puis être éloquent , mais je ferai au moins vrai : La vérité a-t-elle besoin d'ornemens ?

Je ne m'arrêterai pas à leur figure ; il suffira de dire en gros , que leur extérieur forme une beauté aimable ; c'est un don de la Nature ; je le passerai sous silence : Leurs qualités estimables & du Cœur & de l'Esprit excitent plus mon attention.

Elles sont convaincues des Vérités de la Religion ; elles en remplissent tous les devoirs , sans être superstitieuses ou dévotes. Elles regardent leur corps comme le Sanctuaire d'une ame immortelle, créée pour la fin la plus sublime ; elles ont soin de sa conservation & cherchent moins à gâter le bel ouvrage de la Nature , par une parure trop recherchée , qu'à le montrer modestement , sous un habillement propre & bien choisi.

Elles cherchent à cultiver & à orner leur esprit des connoissances solides , & des vérités , qui influent sur une vie sage , vertueuse & contente. Elles ne veulent être ni ignorantes,

ni crédules, mais elles font très éloignées aussi de l'envie de briller par des Sciences incompatibles avec leur état.

Les Dames ont une plus grande influence sur les mœurs, qu'on ne croit : Si ce fêxe enchanteur peut donner des apas, même à quelques vices, combien d'atraits la vertu n'aura-t-elle pas chez elles ?

Elles font fort sensibles à l'honneur; mais elles ne le font pas confister dans leur figure, dans leurs habits, ou dans un esprit brillant; cet honneur, elles l'abandonnent à des Ames vulgaires : Une conduite irréprochable, voilà leur ambition.

Eloignées de la médifance & de l'envie, elles ne font jamais voir leur esprit aux dépens d'autrui; le bonheur de leur prochain fait aussi le leur. Avec des vertus si févères, elles ne font ni tristes, ni toujours férieufes; elles aiment les divertiffemens, mais ceux qui font dignes d'elles, & qui ne les empêchent pas de vaquer à des ocupations plus essentielles.

Elles ne fuient pas la compagnie de l'autre fêxe. Pourquoi ne feroient elles pas avec plaisir avec ceux, aux écrits defquels elles font redevables & de leur esprit & de leur bon goût ? Mais les fats & les petit-maitres, qui ne prennent les Dames que pour des Poupées,

ou pour quelque chose de moins encore, elles les méprisent avec un noble orgueil.

Elles sont amies du genre humain, persuadées que la destination de leur sexe est la conservation & le soulagement du nôtre: Convaincues qu'elles n'ont reçue du Créateur cette tendresse, qui leur est propre, que pour nous rendre les plus grands services, elles conservent dans le fond de leur cœur un amour estimable pour l'humanité, amour qui se présente sous plusieurs faces, mais qui dans le fond est le même.

Filles reconnoissantes, amies fidèles, elles seront, s'il m'est permis de le dire, Epouses vertueuses & chéries, dignes Mères, respectées, aimées & estimées de tous les honêtes gens. J'ajoute une des qualités les plus estimables, c'est leur égalité de caractère. Elles se ressemblent toujours. Fidèles à la vertu & à leurs devoirs, elles sont dignes d'être le modèle de leur sexe. Qui ne reconnoitra à ces traits; les Demoiselles C. D. & M. F.



QUESTIONS

OU PROBLEMES DE MATHEMATIQUES.

ON propose à résoudre aux Amateurs des Mathématiques les Problèmes suivans.

Si,

Si, & coment il est possible

1°. Qu'une Ligne infinie soit droite ?

2°. Que cette Ligne droite infinie soit égale à un Cercle infini & à un Triangle infini ?

3°. Qu'un Triangle infini & un Cercle infini soient égaux à une Ligne droite infinie ?

Ces Questions doivent être démontrées par des raisons claires & à la portée même de ceux, qui n'entendent ni l'Algèbre, ni les signes usités dans l'Analyse.



L I V R E S N O U V E A U X.

ON trouve chez les Frères PHILIBERT, Libraires à Genève :

Europe Littéraire, Janvier, 1762. in 12. Amsterdam.

Essai sur l'Etude de la Littérature, par GIBBON in 12. pour servir de suite à ses Essais de Littérature & de Morale in 12.

Oeuvres diverses de J. J. ROUSSEAU de Genève, Nouvelle Edition (plus ample que celle d'Amsterdam) 2. gros Vol. in 12. 1761.

Oeuvres de Morale du Marquis CARACCIOLI 7. Vol. in 12.

Avis sur la Santé, Nouvelle Edition augmentée, in 12. Paris 1762.



V E R S

A M. DU BELLOY, sur sa *Tragédie de ZELMIRE.*

QUEL Chef-d'œuvre nouveau paroît sur nôtre Scène !

Quels traits frapans ! quels coups hardis !
 Quel atrait séduisant , quel intérêt enchaîne
 Tous les cœurs & tous les esprits !
 ZELMIRE , POLIDORE , ILUS & RHAMNE'S même
 Tout atendrit jusques aux pleurs.
 La nature , l'amour , la piété suprême ,
 La fermeté d'un Roi blanchi dans les malheurs ,
 Le zèle d'un sujet , sans secours , sans défense ,
 J'y vois tous les devoirs tracés également ,
 Les vertus triompher au comble du tourment ,
 Et le crime en tremblant acabler l'innocence.
 Le Théâtre , sans doute , élégant DU BELLOY ,
 Te doit un nouveau lustre inconnu jusqu'à toi ;
 Et si MELPOMENE regrette
 L'un de ses plus chers favoris (*)
 Bientôt de ce grand art touchant déjà le prix ,
 Tu pourras réparer la perte qu'elle a faite.

(*) M. de CREBILLON.

VERS anonimes , adressés au Seigneur Bail-
 lif Président de la Société Economique de
 Nion , dans son Assemblée du 2. Aout 1762.

NON, il n'est rien de tel que de bien faire
 Pour éviter la censure ici bas.
 Fut-on AUGUSTE , ou bien un MECENAS ,
 Qui mal fera ne l'échâpera guère.
 Vous , *Monseigneur*, qu'à bon droit on renomme ,
 Moins pour beau nom, que pour toutes vertus
 De Magistrat , de Citoïen & d'Homme ,
 D'Ami , d'Epoux , de Père & du surplus ;
 Vous qui avés , pour dire tout en somme ,
 L'esprit , le cœur come on ne les a plus ,
 Si vous bronchés la Censure pétille ,
 De vous doner quelques coups sur les doigts ,
 Or l'avés fait ; même plus d'une fois ,
 Par conséquent aurés une castille.

Vous préfidés très méritoirement ,
 A l'Assemblée Economique ,
 Mais vous la régalés très magnifiquement.
 Eh ! peut on rien de plus comique !

D'une Société Rurale ,
 Qu'il est beau de voir les apuis ,
 Autour d'une table frugale ,
 De cinquante metz tous exquis ,
 Nager dans la délicatesse ,
 Cotoier les bords de l'ivresse ,
 Et parmi les jeux & les ris ,
 Oublier la triste sagesse ,
 Dont ils avoient paru épris !

Quand on voit du haut des Montagnes ,
 Acourir Reverends Prélats ,
 Et aborder de nos Campagnes ,
 Nobles , Guerriers , Avocats ,
 Le Peuple ravi espère
 Que bientôt de sa misère ,
 Nos soins sauront le tirer ;
 Mais, quand il voit ce qu'il coute ,
 De nous doner un diner ,
 Le voilà tout en dérouté ,
 Et prêt à nous lapider.

Votre gloire aussi m'occupe :
 Quel dommage , dira t on ,
 Que ce Seigneur qui est si bon ,
 De telles gens soit la dupe !
 Eh ! coment ne fait-il pas ,
 Que Docteur dit & ne fait pas ,
 Que Noble ne fait que promesses ,
 Guerrier vain bruit de prouesses ,
 Et que Dieu nous gard d'Avocats ?

D'ailleurs , si nous faisons grand chère ,
 Seigneur il nous faut Médecin ,
 Chirurgien & Apoticaire ,
 Et d'où s'en procurer enfin ?
 Il n'en est point dans nôtre Confrairie ,
 Ils nous nomment race ennemie ,
 Qui fera vivre l'home sain ,
 Par labeur & économie ,
 En les faisant mourrir de faim.

Nous sommes tous gens de génie ,
 Et qui n'avons eû nuls estrifs ;
 Jusqu'ici la cérémonie ,
 Et la charmante modestie ,

Nous ont contenus attentifs.
 Mais nôtre nombre qui s'augmente,
 N'amènera t'il point tourmente
 Sur l'aile d'un vent traversier (*) ?
 En Pilote prudent & sage,
 Prévenés, s'il se peut l'orage,
 En ferrant la clé du Célier.

Daignés aussi de nôtre Gloire,
 Ménager les chers intérêts ;
 Quelque jaloux de nos banquets,
 Pourroit tenter de faire croire,
 Que qui voudra nous consulter,
 Et profiter de nos lumières,
 Vives, brillantes & entières,
 Doit nous parler avant diner.

Et si par malheur il arrive
 Qu'à la respectable Mama (**),
 Nous envoions par ci, par là,
 Quelque œuvre tant soit peu fautive,
 Nous pourrions bien être réprimandés,
 Sur le soupçon de l'avoir composée,
 Ou pour le moins examinée,
 En digérant come des RABELAIS.

Dans nôtre Auguste Capitale,
 Ne trouverés vous point d'ailleurs,
 Quelques redoutables Censeurs,
 Pour vos bienfaits à la Ruale ?
 Pensont disposés come vous.

(*) On appelle ainsi un vent qui entre directement dans un Port, & empêche les Vaisseaux d'en sortir.

(**) La Société économique de Berne.

On criera avec courroux ,
 Que vous chargés le Bailliage ,
 Qu'on n'y va point pour y donner ,
 Et que vous êtes très peu sage ,
 De gâter ainsi le métier.

Des recherches sur la Nature ,
 Et la réforme des abus ,
 Epuiseront la Préfecture ,
 De cent Baillifs & beaucoup plus :
 A l'aide d'un bon Téléscope ,
 J'ai fû tirer leur horoscope ,
 Et n'en trouve point tel que vous .
 Les uns ne veulent rien de nous ;
 D'autres épouvantent nos Vierges (*)
 Et tous d'un ton plus ou moins doux ,
 Nous renvoient dîner aux Auberges.

Laiſſés, leur Seigneur, un Modèle ,
 Qui ſoit facile à imiter .
 Un ſimple & très frugal dîner ,
 Nourira fort bien nôtre zèle ;
 Lorsque rangés autour de vous ,
 Nous ferons le Banquet des Sages ,
 Et que dans l'air de nos viſages ,
 Vous verrés empreints les hommages ,
 Dont les Dieux mêmes ſont jaloux :

Obtenir à la fois , l'amour & le reſpect ,
 D'un Corps qui penſe & qui raiſonne ,
 C'eſt avoir le plus beau ſignon de la Couronne ;
 Tout au delà doit paroître ſuſpect .
 Contentés vous : Auſſi trop de façons ,
 Nous remplit de fâcheux ſouſçons :

(*) Les Muſes.

De nous rendre importuns en plus d'une manière.
 Couronnés vos bienfaits , Seigneur , en les bornant.
 Tout ce que vous ôterés à la chère ,
 Vous le rendrés au double en vrai contentement.

L'Auteur de ces rimes légères ,
 A compté les suffrages , & parle au nom de tous.
 Trop bon Président rendés vous ,
 A nos desirs , à nos prières ;
 Vous les lisés dans tous nos yeux :
 Sinon recevés les adieux ,
 D'un des plus zélés des Confrères.

Son nom reste un mystère ,
 Que vous ne pénétrerez pas.
 Vous ferés , MESSIEURS , des ingrats ,
 S'il a quelque peu de vous-plaire :
 Ou des mechans de trahir un Confrère ,
 S'il lui convient d'être caché.
 D'ailleurs il niera & d'un ton fort sévère ;
 Vous seul porterez le péché ,
 Après son avis salutaire.
 Mais pour mieux rendre superflus ,
 Tout effort pour le reconoitre ,
 C'est celui de nous qui le plus ,
 Aime & honore ici le Maître.



LOGOGRIPE.

Aux champs de Mars , je fais un bruit terrible ;
 De mille combatans , j'anime les efforts.
 Retranchés, belle EGLE deux membres de mon
 corps ,
 Et je serai le Dieu , dont vôtre ame sensible ,
 Peut-être avec plaisir éprouve les transports.

Le mot de l'Enigme du Mois dernier est

F U S E A U.

T A B L E.

R EPONSE à cette Question , Quel a été le Peuple le plus heureux ?	115
<i>Lettre de Mad. à son Fils.</i>	142
<i>Autre Lettre de Mad. à son Fils.</i>	146
<i>Réflexions à l'occasion de l'Avis d'un Gentleman à ses Confrères & de la Réponse qui lui fut faite dans le Journal de Mai.</i>	151
<i>Essai sur l'Oeconomie universelle ou l'Arithmétique du Bonheur.</i>	156
<i>Pensées diverses tirées de M. Massillon.</i>	167
<i>Suite de l'Histoire de Melle écrite par elle même à une Amie.</i>	173
<i>Lindor & Delie Conte.</i>	180
<i>Portrait de deux Dames de B.</i>	206
<i>Questions ou Problèmes de Mathématiques.</i>	208
<i>Livres nouveaux.</i>	209
<i>Vers à M. Du Belloy, sur sa Tragédie de Zelmire.</i>	210
<i>Vers adressés au Sieur Pailliez, Président de la Société Oeconomique de Lyon.</i>	211
<i>Logogriphe.</i>	215

E R R A T A

Page 20. ligne 19. Noms des Jésuites Germain.

